

Université de Montréal

**Bien se souvenir. Représentation de la violence politique et de la mort dans
La Constellation du Lynx, de Louis Hamelin**

suivi de

***La vingt-troisième nuit*, roman**

par Clarence Collinge-Loysel

**Claire Legendre, directrice de recherche
Élisabeth Nardout-Lafarge, co-directrice de recherche
Martine-Emmanuelle Lapointe, présidente du jury
Jean-Simon DesRochers, membre du jury**

**Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences**

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de maître en
Littératures de langue française

Décembre 2017

© Clarence Collinge-Loysel, 2017

Résumé

La crise d'Octobre, dans l'imaginaire collectif, s'est construite dans le temps par des discours, des réappropriations, des réécritures et, surtout, des réactions issues de différents points de vue sur l'événement. Le roman de Louis Hamelin, *La Constellation du Lynx*, participe de cette dynamique de réappropriation par le truchement de la fiction historique. Le roman réfute la version officielle des faits et utilise la fiction pour en relever les incohérences. Notre essai interroge la représentation de la violence politique. En mettant en relief le raisonnement historique qui s'y déploie, l'usage des procédés de déplacement, de dédoublement du monde et d'instauration d'un non-récit, nous examinons la manière dont le roman traite la mort de Pierre Laporte (Paul Lavoie dans le roman) en sa qualité d'énigme insoluble. Il s'agit d'explorer comment le roman postule l'impossibilité de savoir, de connaître la vérité.

Roman présentant le point de vue d'un étudiant échappant de justesse à la souricière du 23 mai 2012 qui fit 512 arrestations à Montréal, *La vingt-troisième nuit* se demande ce qu'il se serait passé si une mort était survenue lors d'une manifestation. Le lecteur suit Laurent, qui a des raisons de croire que son ami Maxime, qui l'accompagnait dans la manifestation, est mort en fuyant les policiers. Il cherche son ami toute la nuit. Le roman est entre-coupé d'épisodes rétrospectifs au cours desquels Laurent questionne son appartenance au mouvement étudiant, son allégeance aux points de vue de ses camarades, et la fiabilité des réseaux sociaux. Conscient de se trouver en funambule sur le fil de l'Histoire, jusqu'à la fin, il mesure son rôle dans la grève et les forces qui, si cette mort se confirme, pourraient transformer le mouvement et influencer la légitimité de la révolte étudiante.

Mots-clés : crise d'Octobre, 1970, Louis Hamelin, violence politique, non-récit, imaginaire collectif, théorie du complot, fiction historique, grève étudiante de 2012, Printemps érable, manifestations.

Abstract

The October crisis has built itself, in the popular imagination, out of discourses, reappropriations, rewritings and reactions coming from a variety of perspectives on what happened. Louis Hamelin's novel *La Constellation du Lynx* takes part in the reappropriation process by using historical fiction. It refutes the official version and uses fiction to point out its incoherences. Our essay interrogates the novel's representations of political violence. And, by examining the historical reasoning deployed in the novel, and by pointing out usages of narrative shiftings and world duplications, as well as the elaboration of a non-narrative form of story, we analyse how the novel treats Pierre Laporte's death (Paul Lavoie, in the novel) as an insoluble enigma. The objective is to show how the novel states the impossibility to know the truth.

La vingt-troisième nuit tells the story of a student that barely makes it through the police trap that resulted in 512 arrests in Montréal, 2012, May 23th. The action of *Twenty-third night* asks itself what would've happened if someone died during a demonstration. Readers follow Laurent, who has reasons to believe that his friend Maxime, who accompanied him during the demonstration, died while running from the police. He searches for his friend all night. Retrospective episodes intersperse the novel, episodes when Laurent questions how he pertains with the student movement, how he shares his friends' point of view on the events, and what to believe on the social medias. Strongly aware that he stands in a critic position in the historical events, until the end, he measures his role in the crisis, as well as the forces that could influence the movement and the legitimacy of the student revolt, if his friend's death is confirmed.

Key-words : October crisis, 1970, Louis Hamelin, political violence, death, non-narrative story, conspiracy theory, truth, historical fiction, novel, 2012 student strike, Printemps érable, demonstrations.

Table des matières

Résumé	p. 2
Abstract	p. 4
Bien se souvenir. Représentation de la violence politique et de la mort dans <i>La Constellation du Lynx</i> , de Louis Hamelin	p. 7
1. Introduction	p. 8
2. L'événement de la mort. Le travail de fiction à l'épreuve de l'Histoire	p. 13
3. Mort de Lavoie : une politique du déplacement	p. 23
4. De l'impossibilité de savoir	p. 29
5. Conclusion	p. 35
<i>La vingt-troisième nuit</i> , roman	p. 39
Bibliographie	p. 112

BIEN SE SOUVENIR.

REPRÉSENTATION DE LA VIOLENCE POLITIQUE ET

DE LA MORT DANS *LA CONSTELLATION DU LYNX*, DE LOUIS HAMELIN

Introduction

L'intérêt pour la crise d'Octobre comme sujet de représentation fictionnelle et comme sujet d'étude – à travers livres et documentaires politiques – ne s'est jamais réellement démenti. Au cours des quarante-sept dernières années, malgré certaines périodes où la réflexion s'est faite discrète, la mémoire de la crise a toujours été ravivée par quelque étude ou ouvrage. Déjà au cours même des événements d'octobre 1970, le réalisateur torontois Robin Spry interrogeait les différentes communautés culturelles montréalaises sur leurs opinions concernant la déclaration de la Loi sur les mesures de guerre, témoignages enregistrés sur le vif et mis en forme en 1973 dans son documentaire *Reaction : A portrait of a Society in Crisis*¹. Du même réalisateur suivait un an plus tard *Action : The October crisis of 1970*², tandis que paraissait l'ouvrage de Marc Laurendeau *Les Québécois violents*³, premières entreprises documentaires visant à retracer les événements d'Octobre et à les comprendre. Du point de vue fictionnel, le réalisateur Michel Brault profite du souvenir encore récent des incarcérations arbitraires autorisées par l'adoption de la Loi pour tourner *Les ordres* en 1974⁴, pavant ainsi la voie à plusieurs auteurs qui se serviraient de la plume ou de la caméra afin de cadrer dans une œuvre la complexité d'un tel événement – et exploiteraient, comme lui, cette frontière séparant la fiction de la réalité.

Véritable tache sur l'apparente innocence de l'histoire politique canadienne, la crise d'Octobre peut être considérée comme un ensemble épars de micro-événements; la vulgate

1 SPRY, Robin. *Reaction : A portrait of a Society in crisis*, ONF, 1973, 57 min.

2 *Idem*. *Action : The October crisis of 1970*, ONF, 1974, 97 min.

3 LAURENDEAU, Marc. *Les Québécois violents. La violence politique 1962-1972*, Montréal, Éd. Du Boréal, 1990 [1975], 352 p.

4 BRAULT, Michel. *Les ordres*, Productions Prisma, 1974, 109 min.

historique en retient principalement la mort du ministre du Travail et bras droit du premier ministre Robert Bourassa, Pierre Laporte. Cette construction de l'imaginaire historique est significative de la manière d'appréhender la crise. Le traumatisme collectif causé par cette mort et le mystère qui l'entoure pousse à la considérer comme l'aboutissement logique du fil des événements et tend à écarter tout ce qui n'y serait pas associé. Pourtant, comprise dans une perspective phénoménologique et sociale, attentive aux conjectures sociologiques et politiques dont elle est la conséquence – par l'intermédiaire du regard sur les enlèvements et sur la mort, du souci politique des felquistes d'agir dans un contexte mondial d'émancipation des peuples propice à la révolte armée –, la crise d'Octobre, force est de le constater, ne se réduit pas à cette seule mort. Si l'on considère, à l'instar de Paul Veyne, que « tout est historique » et que, par conséquent, « l'Histoire n'existe pas⁵ », il est nécessaire de comprendre chaque documentaire, chaque livre sur la crise comme un éclairage, à envisager moins à la manière de faisceaux convergeant de différents niveaux vers une vérité unique que comme autant de points lumineux d'une constellation qui incarnerait l'événement.

Cette conscience de la complexité événementielle s'observe très tôt dans les représentations dont la crise fait l'objet, dans les œuvres documentaires et fictionnelles. De Robin Spry à Pierre Falardeau, de *Pour en finir avec Octobre*⁶ à *Corbo*⁷, en passant par *La liberté en colère*⁸, l'on dégage deux perspectives issues des regards posés sur elle : une microscopique, et l'autre, macroscopique. Dans l'ordre microscopique, l'événement est analysé dans ses rapports de force, les dynamiques et les décisions prises par les « acteurs » de l'organe

5 VEYNE, Paul. *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil (coll. Points Histoire), 1971, p. 28. Désormais abrégé en *Veyne*, suivi de la page.

6 SIMARD, Francis. *Pour en finir avec Octobre*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000 [1982], 251 p.

7 DENIS, Mathieu. *Corbo*, Max Films, 2015, 117 min.

8 LAFOND, Jean-Daniel. *La liberté en colère*, ONF, 1994, 87 min.

historique que l'on appelle la « crise »; ses objets sont l'enlèvement de Cross, l'enlèvement, la séquestration puis la mort de Laporte, les motivations des felquistes, la réponse du gouvernement avec l'adoption de la Loi sur les mesures de guerre... *Action* de Robin Spry, le documentaire de Guy Gendron *Crise d'Octobre* diffusé dans le cadre de l'émission *Tout le monde en parlait* en septembre 2010⁹, l'ouvrage de Pierre Vallières *L'exécution de Pierre Laporte*¹⁰ et le roman jeunesse de Magali Favre *21 jours en octobre*¹¹ adoptent un tel point de vue. Dans l'ordre macroscopique, les sujets sont des éléments périphériques à la crise elle-même; le plus souvent, l'on préfère aux « acteurs » officiels des personnages « secondaires » dont on met en lumière l'implication, ou des épisodes sur lesquels on souhaite lever le voile. Les films d'Alain Chartrand et Mathieu Denis, *La maison du pêcheur*¹² et *Corbo*, les documentaires *Reaction* de Spry, et *L'otage*¹³ de Carl Leblanc figurent parmi les œuvres adoptant de pareils dispositifs.

Que dire, en ce sens, du roman de Louis Hamelin, *La Constellation du Lynx*¹⁴? Où se situe-t-il dans le spectre des points de vue? Fruit de huit ans de recherche et d'écriture, il recèle, ne fut-ce que par son titre évocateur, cette compréhension de l'événement sous forme de constellation de perspectives et de micro-événements; par une construction éclatée de temporalités multiples, il formule un dialogue entre les époques, et par le remplacement des véritables noms par des noms de substitution, crée son propre univers fictionnel, alternatif à la

9 ABEL, Alain et Jean-Claude LE FLOCH. *Tout le monde en parlait : Crise d'Octobre*, Productions Radio-Canada, 2010, 90 min.

10 VALLIÈRES, Pierre. *L'exécution de Pierre Laporte. Les dessous de l'Opération Essai*, Montréal, Québec Amérique, 1977, 223 p.

11 FAVRE, Magali. *21 jours en octobre*, Montréal, Éd. Du Boréal, 2010, 152 p.

12 CHARTRAND, Alain et Mathieu DENIS. *La maison du pêcheur*, Groupe PVP, 2013, 97 min.

13 LEBLANC, Carl. *L'otage*, Ad Hoc Films, 2004, 86 min.

14 HAMELIN, Louis. *La Constellation du Lynx*, Montréal, Éd. du Boréal, 2010, 596 p. Désormais abrégé en *CL*, suivi de la page.

réalité. Le roman met en scène Samuel Nihilo, tâcheron de la plume qui, à la mort de son ancien professeur de littérature et maître à penser Chevalier Branlequeue (Jacques Ferron?), décide de reprendre les recherches de ce dernier sur la mort de Paul Lavoie (Pierre Laporte) en vue d'en faire la matière d'un roman. Est également retracé le parcours de Richard Godefroid (Francis Simard), felquiste de la cellule Chevalier (Chénier) depuis ses premiers souvenirs d'enfance jusqu'à sa rencontre avec Nihilo. Autour des deux hommes gravitent plusieurs autres personnages dont les histoires sont plus ou moins longuement relatées, mais toujours culminant vers leur participation aux événements d'Octobre. Ce sont près de quarante personnages que l'on suit à la lecture de *La Constellation*, tous concourant, directement ou indirectement, à l'entreprise de Nihilo, qui cherche à savoir ce qui s'est passé sur la rue Collins/Armstrong, le jour de la mort de Lavoie/Laporte, ainsi qu'à connaître les ramifications – ce que Hamelin appelle l' « histoire secrète¹⁵ » – des événements qui mènent à cette mort. Le roman emprunte donc à la forme du roman d'enquête la restitution de la complexité historique par le biais d'une fragmentation temporelle et d'une diversification des points de vue et des situations qui transforment l'événement en une intrigue dédoublée du réel – nous reviendrons sur le rapport au réel en analysant les réflexions de Luc Lang sur la fiction – et qui chemine vers la révélation de la mort. Sur ce point, *La Constellation*, en s'attaquant au mythe de la mort de Laporte, n'échappe pas à la concentration propre à l'ordre microscopique des différentes représentations de la crise. Cependant, l'attention aux textes, mis en abyme dans le roman, et le tissu des liens cosmogoniques tracés entre les personnages dans leur relations aux événements,

15 « [I]l existe, sous l'histoire connue, officielle, une histoire secrète, comme un souterrain courant d'événements qui fait bouger ce que nous appelons actualité à la manière dont les plaques tectoniques en se frottant et s'entrechoquant provoquent les séismes perçus à la surface des continents [...] » in HAMELIN, Louis. *Fabrications. Essai sur la fiction et l'histoire*, Montréal, Éd. du Boréal, 2014, p. 105. Désormais abrégé en *Hamelin*, suivi de la page.

de même que la fragmentation temporelle constituant l'architecture d'une enquête plurielle, placent le roman dans une position hybride, à mi-chemin entre l'ordre microscopique et l'ordre macroscopique.

C'est là d'ailleurs la principale contribution du roman à l'imaginaire de la crise d'Octobre. L'enquête de Nihilo et ses révélations, de même que celles de son confrère et rival Frédéric Falardeau, esquissent et proposent une histoire secrète de la crise, fruit d'une lecture qui cherche à dépasser les contradictions de la version officielle. Ce qui pousse Hamelin à maintenir que « [c]onsidéré sous l'angle du mythe [...] Octobre tient la route », que « dans l'archétype du bouc-émissaire où se côtoient logique sacrificielle et violence symbolique, Octobre déploie ses significations. » (Hamelin, p. 12) Cependant, sur la voie de la représentation de la mort, *La Constellation* fait preuve de prudence fictionnelle, une prudence dont seule la littérature est capable : elle soutient l'impossibilité de savoir ce qui est réellement arrivé à Lavoie/Laporte. Mettant à profit une politique du déplacement de la mort, une retenue dans les termes et dans son appartenance à l'histoire, le roman de Hamelin fait de son point culminant un postulat qui n'implique pas la représentation de la mort, qui n'en fait pas son objet, malgré les ressorts du roman d'enquête.

Nous nous concentrerons donc sur les moyens par lesquels le roman aboutit à cette non-représentation de la mort.¹⁶

16 Il nous apparaît important de souligner que compte tenu de la longueur du présent travail de recherche et du potentiel que recèle pareil sujet d'étude, nous ne prétendons aucunement à l'exhaustivité. Il s'agira surtout de mettre en lumière des éléments qu'il nous semble primordial de considérer à la lecture de *La Constellation du Lynx* et dans sa relation avec l'histoire.

L'événement de la mort. Le travail de fiction à l'épreuve de l'Histoire

En prenant le parti d'écrire un roman sur la crise d'Octobre, Louis Hamelin s'arme d'une intention claire. Les contradictions parsemant la version dite « officielle » de l'histoire de la crise le laissent dubitatif. Si bien que, à ses yeux, cette version ne se distingue pas beaucoup d'une construction narrative, d'une fiction malhabile. *La Constellation du Lynx* s'inscrit donc dans une dynamique heuristique et historique selon laquelle « la fiction officielle [doit] être combattue par la fiction » (Hamelin, p. 62), dont l'objectif ne serait cependant pas de trouver, mais de « s'approcher de la vérité » (Hamelin, p. 146; nous soulignons). Hamelin choisit le roman comme forme d'esthétisation du monde pour traiter, selon les mots de Ricœur, de ce « concept prospectif de vérité selon lequel inventer, c'est retrouver¹⁷ ». C'est donc dire que l'on perd quelque chose en ne se fiant qu'à la version officielle d'Octobre, dès lors qu'on en découvre les failles. Le besoin de raconter est une réponse à ce « lourd déficit ontologique de notre société » qu'est « le manque profond et métaphysique de cette dimension qualitative et intensive de l'être [qui] trouve nourriture dans une inflation d'histoires¹⁸ ». C'est pourquoi, selon Ricœur, ce besoin de mettre en intrigue passe par une refiguration du temps humain, conformément à une restitution mimétique du réel : c'est la mimésis, née de la nécessaire communion entre refiguration du temps et du faire humains.

Dans *Temps et récit*, Ricœur explique les trois phases de cette refiguration qui

17 RICŒUR, Paul. *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil (coll. Points Essais), 1983, p. 86. Désormais abrégé en *Ricœur*, suivi de la page.

18 LANG, Luc. *Délit de fiction. La littérature, pourquoi?*, Paris, Gallimard (coll. Folio essais), 2011, p. 24. Désormais abrégé en *Lang*, suivi de la page.

composent le principe de la triple mimésis. Dans un premier temps, le romancier s'attache à pré-comprendre le monde – mimésis I – , certain alors que si l'action peut être racontée, c'est que des signes lui préexistent¹⁹. Dans le cas d'Octobre, les signes sont véhiculés par une absence. Hamelin emprunte au romancier américain Norman Mailer sa poétique des éclats de miroir, pour proposer que, lorsqu'il écrit sur un sujet historique à plusieurs années de distance, le romancier ne traite jamais de la réalité immédiate, mais « de cette image de la réalité qui atteint la surface à travers le miroir brisé des médias.²⁰ » C'est dire que ce monde vu, entr'aperçu dans les éclats de miroir est percé de brèches qu'il s'agit de colmater par la fiction. À terme, c'est aux traces, aux symboles de l'événement que le romancier s'attarde. Ricœur décrit le symbole comme fournissant sa première lisibilité à l'action : puisque le romancier vit dans un monde culturellement donné, certaines actions *signifient* quelque chose. Puisque la pré-compréhension d'Octobre passe par une version officielle trouée, recycler ses symboles vient ajouter une fiction supplémentaire à l'imaginaire de la crise, mais ne peut pas prétendre « s'approcher de la vérité ». Comblent les trous, c'est s'approprier les symboles d'Octobre, les dénuder grâce à un retour aux sources, aux traces fragmentaires dont parle Veyne – un retour aux textes. Ricœur définit ce retour aux textes comme le véhicule du rendre-présent, dialectique qu'il emprunte à Heidegger et qui suppose un temps « entièrement désubstantialisé. Les mots futur, passé, présent disparaissent, et le temps lui-même figure comme unité éclatée de ces trois extases temporelles. » (Ricœur, p. 120-121) Le retour aux textes est la clef de l'élaboration de ce que Heidegger appelle le rendre-présent, c'est-à-dire une actualisation de « maintenants » dénuée de toute linéarité : c'est l'intra-temporalité. Dans la mise en intrigue –

19 « Si, en effet, l'action peut être racontée, c'est qu'elle est déjà articulée dans des signes, des règles, des normes : elle est dès toujours *symboliquement médiatisée*. » (Ricœur, p. 113)

20 Norman Mailer, cité par Hamelin (Hamelin, p. 130)

le *muthos* – , dire le temps, c'est le rendre présent dans le « maintenant » du romancier. Raconter une histoire à rebours de l'événement historique implique deux choses. Premièrement, détruire la conception linéaire du temps (entendue comme une succession de mainteneants) et le complexifier pour que s'étende le réseau conceptuel de substance de l'intrigue (les agents, leurs buts et la temporalité qui tisse les liens entre les deux). Deuxièmement, l'intra-temporalité appelle l'appropriation de la matière historique, exige de l'arracher à toute conception de linéarité temporelle, pour en faire les éléments d'un récit qui possède sa propre temporalité : le rendre-présent de la narration.

Cette manipulation d'un temps « narrativisé » constitue, dans un second temps, l'opération de configuration – mimésis II. Dans *La Constellation*, le temps est restitué dans sa complexité narrative – ce qui explique que le roman adopte un point de vue macroscopique, en accord avec les principes de « vraisemblance²¹ » propres à l'intrigue. Comblen les trous, c'est satisfaire à la condition de l'intelligibilité de l'histoire mise en intrigue²². Ce que Ricœur appelle la « synthèse de l'hétérogène » (Ricœur, p. 128) vise à élaborer une totalité signifiante à partir de l'événement. Si *La Constellation* s'approprie les symboles d'Octobre et prend sa version officielle à bras-le-corps, c'est pour les subvertir dans une configuration, un *muthos* qui élabora une *factio* de l'événement qui se place *contre* et *à côté* de l'Histoire. Cette totalité s'incarne dans la possibilité pour l'histoire d'être suivie – ici, par le suspens de l'enquête, dont la révélation de la mort, sa représentation, constitue le *money shot* romanesque (nous reviendrons plus tard sur la question du *money shot*). Sa lisibilité dépend de sa capacité à faire

21 « [L]e possible, le général ne sont pas à aller chercher ailleurs que dans l'agencement des faits, puisque c'est cet enchaînement qui doit être nécessaire ou vraisemblable. » (Ricœur, p. 84)

22 « [L']arrangement configurant transforme la succession des événements en une totalité signifiante qui est le corrélat de l'acte d'assembler les événements et fait que l'histoire se laisse suivre. » (Ricœur, p. 130)

sens et faire événement dans l'intrigue.

Dans un troisième temps, l'horizon est le point d'intersection entre le monde de l'intrigue et le monde du lecteur – le fictif résultat d'une configuration et le réel que l'on sait, la mise en intrigue et le référent. (Ricœur, p. 146-147) Ainsi, un monde refiguré par le truchement de la fiction ne peut être autotélique : la mimésis III est cette rencontre de la fiction et de son référent, selon Ricœur. L'opération de réception engendre dès lors le sens de l'œuvre – dans le cas de *La Constellation*, à travers l'appropriation des symboles d'Octobre qui recréent un monde cohérent, en marge de la version officielle – et ce que ce sens dit de son référent, le « réel » confronté à une fiction de lui-même. Ricœur parle alors d'un « choc du possible [...] amplifié par le jeu interne, dans les œuvres elles-mêmes, entre les paradigmes reçus et la production d'écarts par la déviance des œuvres singulières. » (Ricœur, p. 150) *La Constellation* incarne donc cette déviance, ce choc frontal délibéré, révélateur des contradictions de la version officielle. La refiguration du temps par la mise en intrigue recrée ainsi une expérience du monde comme référent, une expérience qui serait un monde en soi – ce que Lang appelle, nous le verrons, la doublure – et qui déploierait son propre sens, à confronter au sens du « réel » du lecteur. Simplifions par une image : lorsque *La Constellation* cherche à s'approcher de la vérité, bien qu'elle n'y touche pas, elle n'en percute pas moins au passage l'Octobre de la version officielle – le choc d'un possible rendu vraisemblable par l'intrigue.

Si le roman dégage du sens, c'est donc dire que la littérature crée un objet de signification. Il existe un paradoxe dans *La Constellation*, dans son rapport au monde, à son référent. Ce paradoxe est intimement lié à la capacité du langage à « faire monde » : d'une

part, le langage s'inspire du réel comme objet pour engendrer son propre sens, et d'autre part, cet objet de signification retourne au réel pour dire quelque chose de lui. Ce qui pousse Lang à affirmer que le langage « gardant un lien indéfectible au sens et à la vérité, la façon dont la rhétorique l'instrumentalise comme technique expressive pose inévitablement la question de ce à quoi [il] va servir pour énoncer sens ou non-sens, vérité ou mensonge, à propos du monde et/ou de l'être. » (Lang, p. 68) L'objet de la crise d'Octobre de *La Constellation* est drapé de flou, puisque, comme nous le verrons, le roman postule qu'il est impossible de savoir ce qui est vraiment arrivé à Lavoie/Laporte. Le secret de cette « histoire secrète » n'est jamais confirmé par aucun des protagonistes, les questions restent ouvertes. Lang parle d'un « lien pour le moins problématique qui nous attache au monde », au sujet des motivations ontologiques à écrire des histoires²³ : ce lien réside en la capacité intrinsèque à l'être humain de se poser des questions. Si la littérature s'approprie les faits historiques, qu'elle pose des questions, c'est précisément pour créer son propre objet de signification, en marge de l'histoire. Ce pourquoi cette appropriation par la fiction suppose un décalage par rapport au réel. Et Ivan Jablonka d'affirmer : « Le romancier serait donc un alchimiste qui transforme un matériau (la société de son temps, sa propre expérience), "correspondant" réel de la fiction.²⁴ » Est à retenir ici cette capacité de transformation, condition de l'appropriation. Le travail du romancier aurait donc pour conséquence de déhiérarchiser la nature des expériences d'un même événement. Hamelin parle d'une « espèce de superstition qui confère une supériorité instantanée à

23 « Il s'agit bien de créer, d'inventer, ou encore de recréer, de réinventer une vérité éternelle ou temporaire et fugace, mais enfin un objet qui soit une forme de signification et de représentation éclairant symboliquement, et pour notre imaginaire et pour notre plaisir (qui vaut pour notre croyance), le lien pour le moins problématique qui nous attache au monde. » (Lang, p. 48)

24 JABLONKA, Ivan. *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil (coll. La librairie du XXIe siècle), 2014, p. 190. Désormais abrégé en *Jablonka*, suivi de la page.

l'expérience vécue sur l'expérience écrite, à la fiabilité de la mémoire sur les capacités cognitives mobilisées par la lecture. » (Hamelin, p. 87) Or, les faits replacés dans un cadre de fiction historique qui ne prétend pas au « vrai » revêtent une conception plus horizontale que verticale. Ramener les faits historiques sur un même niveau, c'est élaborer une fiction dans un cadre romanesque où les mots, le langage, font monde. C'est une conception transitive de la littérature, selon laquelle « le roman n'est pas seulement son propre objet, il est l'objet du monde comme le monde est son objet. » (Lang, p. 53) Ce n'est donc pas un monde en vase clos : si *La Constellation* se réclame d'un réel de l'événement, elle ne le fait que pour insister sur son unité fictionnelle. Elle est, de toute évidence, mue par ce que Jablonka appelle le raisonnement historique.

Jablonka définit en effet la fonction de l'histoire comme qui consiste à « essayer de comprendre ce que les hommes font » (Jablonka, p. 131-132). Il met l'accent sur son caractère méthodique, qui se déploie sur plusieurs paliers : l'histoire est une démarche, possède une éthique et étudie les hommes dans le temps et jusqu'à aujourd'hui, replace l'agir et le temps humains dans son historicité. Elle partage plusieurs éléments avec la fiction. Toutes deux préconisent l'enquête comme méthode d'agencement, c'est-à-dire de refiguration et de reconfiguration des faits, une opération qui doit être menée avec le souci de se dégager de toute systématisation; l'histoire est une « connaissance indirecte qui cherche à comprendre le passé par l'intermédiaire de traces » (Jablonka, p. 166) et l'historien-enquêteur, « dans la mesure où il étudie ses semblables [...] possède des "archives intérieures" auxquelles il se réfère pour comprendre intuitivement la vie des autres. » (Jablonka, p. 168) C'est dire si, selon Jablonka, l'enquêteur doit faire l'expérience de l'empathie dans son raisonnement. Cette

ouverture à la sensibilité de l'enquêteur n'est pas sans rappeler la dimension cathartique de la fiction, héritée de la tradition aristotélicienne. Le plaisir de la reconnaissance qu'implique la mimésis fait appel à la sensibilité. Jablonka vulgarise :

De même, nos neurones miroirs font le lien entre la reconnaissance des émotions chez autrui et le fait de les éprouver soi-même. Il y a aussi une expérience plus intellectuelle, par procuration : rares sont les chercheurs à avoir été torturés ou internés, mais nombreux sont ceux qui peuvent imaginer, même grossièrement, ce que cela signifie. (Jablonka, p. 168)

La fiction, comme le raisonnement historique, devient alors une « opération cognitive » (Jablonka, p. 196). L'enquête incarne ce raisonnement, qui cherche à comprendre en faisant une synthèse de l'hétérogène. Une fiction résultante d'un *muthos*, lui-même né d'une opération cognitive, est proche de la mimésis II, et même augmentée, puisque comme le dit Jablonka, « la fiction n'est plus un calque, le dédoublement d'un "donné" qu'on appelle le réel ou l'Histoire, mais un outil qui aide à construire un savoir sur le monde. » (Jablonka, p. 196) Elle ne cherche donc pas à tromper. Au contraire, « la vocation de certains romans est de miner la possibilité même de la vérité : si les faits n'existent pas, s'il n'y a que des interprétations [...] alors la fiction est la seule vérité. » (Jablonka, p. 197) Si *La Constellation* cherche à représenter cette impossibilité de savoir plutôt que de bloquer volontairement l'accès à la vérité, il n'en demeure pas moins que son rapport à la fiction est le même : devant l'insuffisance de l'histoire, il faut inventer, et « inventer, c'est retrouver ».

Comme il est question ici plus de littérature que d'histoire, nous retenons surtout de Jablonka cette idée de la fiction comme opération cognitive, comme outil pour comprendre, puisque, on l'a vu avec Luc Lang, l'intrigue comme doublure du monde n'empêche pas de

comprendre le réel.

La réflexion de Jablonka sur les fictions de méthode est néanmoins intéressante. *La Constellation du Lynx* n'en est pas une d'un bout à l'autre, mais elle partage avec elle certains éléments, entre autres l'exigence de plausibilité – « le plausible est un possible plus solide que les autres » (Jablonka, p. 201) – et l'usage de procédés narratifs visant à expliquer par détournement, procédés par lesquels l'enquêteur se joue de l'histoire²⁵. La fiction est productrice de connaissance dès qu'elle est activée par le raisonnement historique; en ce sens, la fiction de méthode, perspective d'interprétation, est un des véhicules qui permet de dire l'histoire. C'est le raisonnement historique qui la rend crédible. Tout cela participe d'un objectif commun à l'histoire et à la fiction d'essayer de comprendre par la « recherche du vrai » (Jablonka, p. 210-211). Dans *La Constellation*, la fiction est effectivement le signe d'une littérarité et si elle prétend rechercher le vrai, ce n'est qu'en défendant la vraisemblance de ce qu'elle avance. S'approcher de la vérité suppose de considérer la fiction comme une opération cognitive, mais si elle livre un objet de signification incarné dans une doublure du monde dont le temps est refiguré dans toute sa complexité afin d'éclairer l'agir humain au cœur de l'événement qu'est la mort de Lavoie/Laporte, c'est dire qu'elle ne fait l'application du raisonnement historique que pour elle-même, dans cet interstice entre rapport transitif et rapport intransitif au monde où la fiction qui s'approprie les faits historiques se place à côté de l'histoire pour mieux l'éclairer. C'est une relation d'autant plus complexe et paradoxale que, comme on l'a dit précédemment, la fiction n'a pas d'engagement envers la véridicité historique, tant et aussi longtemps qu'elle assume sa cohérence interne par sa plausibilité et l'usage de ses

25 « On joue l'histoire, on joue à l'histoire, pour éviter que l'histoire se joue de nous. » (Jablonka, p. 209)

procédés narratifs. *La Constellation* se joue précisément dans ce mince espace entre transitivité et intransitivité par son raisonnement historique, qui fait se chevaucher fiction et histoire. Pour reprendre les mots de l'ami et concurrent de Samuel Nihilo, Frédéric Falardeau :

On est dans l'invention et la fabrication, l'intrigue et l'histoire. Des gens très créatifs, là aussi, lancent leurs petites fictions dans le monde. La différence, c'est que quand ça fonctionne, on n'appelle pas ça un best-seller. On appelle ça l'Histoire... (CL, p. 346)

Prétendre à la vérité totale, si l'on en croit Ricœur, Lang et Jablonka, tuerait la fiction. L'événement n'existe pas en soi : son récit n'est qu'une vérité partielle basée sur des traces issues de documents ou de l'expérience vécue. Paul Veyne explique bien la nécessaire complexité de l'histoire en tant que tissu de relations – plutôt que comme succession linéaire de causes entraînant des effets – dans lequel l'événement n'est autre qu'un nœud. Pour Veyne, l'idée d'une Histoire unique n'existe pas, il n'existe que des « histoires de... »²⁶. Cette déhiérarchisation radicale du concept d'histoire signifie que l'événement en tant que nœud s'incarne dans la rencontre de perspectives uniques, des « histoires de... » Mais il n'existe pas d'Histoire totale. Il y a certes chez Hamelin cette tentation de l'Histoire totale, mais dont l'inachèvement est conscient, puisque la fiction ne parvient qu'à dire qu'on ne connaîtra jamais la vérité; dès lors, le roman, si l'on le lit avec les yeux de Veyne, répond d'un étonnant paradoxe : le refus de l'Histoire d'Octobre aboutit à un roman traversé par la tentation de l'Histoire totale, mais dont l'échec est patent. Comme pour Jablonka, pour Veyne « les faits n'existent pas isolément » (Veyne, p. 51) : c'est l'intrigue, comme matrice des atomes qui

26 « [L]'Histoire, avec une majuscule [...] n'existe pas : il n'existe que des "histoires de..." Un événement n'a de sens que dans une série, le nombre des séries est indéfini, elles ne se commandent pas hiérarchiquement et on verra qu'elles ne convergent pas non plus vers un géométral de toutes les perspectives. L'idée d'Histoire est une limite inaccessible ou plutôt une idée transcendante » (Veyne, p. 42)

composent l'événement, qui offre une vue sur ce dernier²⁷. Mais la possibilité d'un point de vue surplombant qui l'embrasserait dans sa totalité relève de l'aberration. Pour la mettre en évidence, Veyne parle de l'orage en tant que phénomène²⁸ dont on ne saurait saisir ou comprendre l'intégralité des implications ou des points de vue. La totalité est affaire de langage, on la prête aux mots, par exemple, lorsqu'on affirme que la crise d'Octobre, c'est la « Loi sur les mesures de guerre », le « FLQ », la « mort de Pierre Laporte », etc. L'événement est nécessairement multiple et il ne peut donc exister que dans des vérités partielles.

Mais Hamelin joue le jeu de l'existence d'une vérité totale. C'est la condition initiale à une dynamique des conjectures fictionnelles qui traverse tout le roman. Postuler l'existence d'une vérité totale de la mort-événement est nécessaire à l'entreprise romanesque, qui est de « dire » cette mort sans la dire. C'est, nous y reviendrons, le point de départ des théoriciens du complot qui prêtent des intentions à l'histoire secrète des événements suspects d'Octobre; de même que leurs théories ne sauraient tenir la route sans un secret qu'il s'agit de dévoiler, de même Hamelin ne peut postuler l'inaccessibilité de *la* vérité s'il lui dispute d'emblée sa possibilité. Le roman se présente d'emblée comme une vérité partielle, fragmentaire et fictionnelle, dont la crise d'Octobre, en tant que nœud événementiel, constitue l'objet, et qui conclut à l'impossibilité de savoir. Reconduisant donc cette perspective des vérités partielles de Veyne, le roman entretient le paradoxe sans lequel il n'aurait probablement pas raison d'être

27 « Le mot d'intrigue a l'avantage de rappeler que ce qu'étudie l'historien est aussi humain qu'un drame ou un roman, *Guerre et Paix* ou *Antoine et Cléopâtre*. Cette intrigue ne s'ordonne pas nécessairement selon une suite chronologique : comme un drame intérieur, elle peut se dérouler d'un plan à l'autre » (Veyne, p. 51)

28 « [V]ous pouvez appeler orage le seul phénomène météorologique ou la totalité de ses conséquences, mais, en ce second cas, il ne faut pas croire qu'il existe un géométral de l'orage qui intégrerait tous les points de vue. Parler de géométral est prendre une vue partielle (elle le sont toutes) pour un point de vue sur une totalité. Or les "événements" ne sont pas des totalités, mais des nœuds de relations : les seules totalités sont des mots, "guerre" ou "don", auxquels on prête librement une extension large ou étroite. » (Veyne, p. 62-63)

– ou sans lequel le projet de combler les lacunes et les contradictions des sources et de la version officielle prendrait une toute autre forme, celle de l'essai par exemple. Si, comme on le verra, la mort constitue le *money shot* de l'action romanesque, la vérité totale, toute virtuelle qu'elle soit, est le prétexte à la fiction.

La Constellation est donc une fiction historique qui revendique un point de vue partiel sur l'événement – tout en suggérant sa possible, mais trompeuse totalité. Elle produit une doublure du monde née d'un raisonnement historique. Elle place un sujet dans un temps refiguré dont la complexité et la substance permettent une compréhension d'Octobre selon laquelle, grâce à des procédés narratifs que nous allons analyser dans les pages qui suivent, la vérité totale est inaccessible.

Mort de Lavoie : une politique du déplacement

La Constellation du Lynx est construite sur un crescendo vers la mort du ministre Lavoie/Laporte. La représentation de cette mort (ou sa non-représentation, comme nous nous apprêtons à le voir) constitue le *money shot* de l'action romanesque²⁹, elle apparaît nécessaire au lecteur afin de prouver qu'il y a un sens à cette escalade diégétique, que le roman a sa raison d'être, et que la mort a bel et bien eu lieu. Les autres morts ne sont que des déplacements – mieux, des avatars de la mort ultime, celle qui tarde à venir, comme le fantôme de

29 Nous empruntons l'image du *money shot* à Julie Lavigne, qui elle-même l'emprunte à la théoricienne Linda Williams. Utilisé dans l'analyse cinématographique des films pornographiques, le *money shot* se veut la représentation d'une « éjaculation pénienne externe » afin de fournir « une preuve qu'il y a une véritable relation sexuelle entre les acteurs et qu'il y a aussi une vraie satisfaction de l'acteur. » (LAVIGNE, Julie. *La traversée de la pornographie. Politique et érotisme dans l'art féministe*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2014, p. 72-73) Appliqué à la présente étude, le concept se traduirait par une représentation effective de la mort pour prouver qu'il y a bel et bien eu mort.

Lavoie/Laporte revenant parfois hanter la maison de Nihilo, s'obstinant à refuser de mourir.

La première de ces morts est celle de Marcel Duquet/Michel Viger. La scène est narrée par Duquet/Viger lui-même, doué d'un point de vue omniscient sur sa propre exécution. L'acte final – le coup de feu à la tête – n'est énoncé que par détournement stylistique : « Le grand éblouissement. » (*CL*, p. 19) Le crime, tout comme l'intensité de l'acte, est camouflé par le tracteur avec lequel son bourreau, Coco Cardinal/Jean Prieur, un proche des felquistes, écrase son crâne. Le blanc de page qui scinde le temps avant et après la mort élimine par ellipse temporelle la représentation directe. La mort, dès la scène inaugurale du roman, se fait attendre.

Au chapitre suivant vient la deuxième mort, la plus déterminante, avec celle de Lavoie/Laporte : celle du lynx. Il s'agit d'une mort sourde racontée avec une douceur tendue. Cette fois-ci, le lecteur y assiste en direct, mais par le prisme du souvenir³⁰; il y a donc une subjectivité dissimulée dans l'omniscience de la narration. Cette subjectivité renforce la dimension prospective de la scène, qui annonce la mort de Lavoie/Laporte, de même que le récit confus, raconté dans des circonstances qui permettent de douter de sa véracité, qu'en fera Richard Godefroid/Francis Simard. C'est une mort par projection, néanmoins explicite, qui replace dans un contexte où les figures ne sont pas les mêmes – place du tueur, place du mort sacrifié – l'atmosphère propre à la séquestration du ministre : la peur, le suspense, le doute de ce qui est à venir. Si la représentation est claire, la mort n'est cependant jamais nommée. Les signes du trépas sont physiques : « passer progressivement de la lutte aux spasmes », « ultime trémulation », « les muscles encore brûlants » (*CL*, p. 24). Enfin, Bill, le tueur, prend des

30 « C'est un des tout premiers souvenirs de Godefroid. » (*CL*, p. 21)

gants, comme pour cacher et se protéger de son crime. La représentation de la mort est claire, mais la mort elle-même reste voilée.

Le récit de la mort de Luc Goupil, survenant bien plus tard dans l'histoire, se décline en deux temps. Elle est d'abord énoncée de manière indirecte : Nihilo, alors qu'il suit la trace de François Langlais/Yves Langlois, découvre un article du *Montréal-Matin* intitulé « Un membre du FLQ se pend à Londres » (CL, p. 305). Il faut attendre longtemps pour que le récit soit rapporté de manière plus directe, par un flash-back. La scène décrit le maquillage du meurtre en suicide. La mort de Goupil survient par étranglement, « lorsque l'homme [vient] s'agenouiller au-dessus de lui sur la couchette et lui [place] ses deux mains gantées autour de son cou. » Il « lui [fracture] le larynx » et maintient « la pression jusqu'à l'asphyxie complète. » (CL, p. 571) Son corps est ensuite suspendu à un nœud coulant afin de simuler une pendaison. C'est ici la nature même de la mort qui se trouve voilée, travestie par la mise en scène, de sorte que, rétrospectivement, le doute entretenu par Nihilo à la découverte de l'article du *Montréal-Matin* apparaît légitime aux yeux du lecteur³¹. Le spectre de la vérité se drape de faux-semblant plus opaques encore.

Les circonstances de la mort de Francis Braffort sont tout à fait différentes. Brutale, résultat d'une infiltration ayant toutes les apparences d'un règlement de compte, elle fait l'objet d'un récit explicite. Trois balles pour le tuer. Ses derniers gestes se résument à vomir dans son assiette et à convulser. La mort est elle aussi racontée en flash-back, alors que Nihilo, ayant retrouvé son ami Frédéric Falardeau sur la rue Collins/Armstrong, interroge ce dernier sur les motifs de cet assassinat. Falardeau parle de fabrication, de *cover story*, pour justifier son doute

31 « Le nom de Luc Goupil lui disait vaguement quelque chose. » (CL, p. 306)

sur la mort de Braffort. Pour lui, le coupable est Madwar, l'un des felquistes basés à Alger, membre de la Délégation étrangère du FLQ, qui n'est, toujours selon Falardeau, « rien d'autre qu'une créature des services secrets occidentaux pour infiltrer les mouvements terroristes du Moyen-Orient. » (*CL*, p. 349) Ce type de conclusion illustre bien avec quel réflexe ce théoricien du complot s'oppose à ce qu'il appelle, non sans ironie, « la désinformation comme l'un des beaux-arts » (*CL*, p. 347). Le brouillage des pistes prend ici des airs esthétiques et nobles, dans la bouche de Falardeau, ce qui fournit une légitimité à la fiction qui, lorsqu'elle fonctionne, devient « Histoire ». De plus, lorsqu'il affirme que « le besoin de raconter est un puissant moteur » (*CL*, p. 349), il semble paraphraser Ricœur³². Les morts racontées en marge de celle de Lavoie/Laporte répondent du besoin de raconter, mais participent au récit en tant qu'éléments de crescendo romanesque. Elles concourent à la reconstitution de la complexité de l'histoire et donnent sa substance à la démarche historico-littéraire.

Ce qui mène la réflexion à la représentation de la mort de Lavoie/Laporte. Cette mort, comme on l'a dit précédemment, se veut l'aboutissement de l'entreprise fictionnelle – celle du roman que nous lisons et celle qui s'incarne dans le projet de roman de Samuel Nihilo. L'épisode, bien que semblant être rapporté directement, est la refiguration des souvenirs de Godefroid/Simard tels que ce dernier les raconte à Samuel Nihilo, qu'il rencontre sur la plage de Zopilote et avec qui il se saouïe. Dans son récit sont disposés les parallèles ultimes avec les autres morts, mais, surtout avec le lynx du début du roman : les premiers mots tapés à la dactylo sont : « *ECCE LYNZ* »; « Il faudrait des gants. » (*CL*, p. 548) Le lynx, c'est le souvenir, la mémoire qui peut faillir. Le lynx, c'est Lavoie/Laporte, l'homme dont la seule

32 « Nous racontons des histoires parce que finalement les vies humaines ont besoin et méritent d'être racontées. » (Ricœur, p. 143)

certitude qu'on ait sur son compte est qu'il soit mort et que cette mort se soit opérée dans l'ombre. Les gants sont le symbole du crime voilé, ce qui bloque l'impression des empreintes sur le corps de la mort, pour qu'on ne puisse en révéler le coupable.

Le récit de la mort tient en trois phrases, un paragraphe. L'usage du vocabulaire sportif³³, comme pour le récit de l'enlèvement de l'otage, sert à atténuer le drame et à détourner l'attention de la violence, du caractère criminel du geste – la violence sportive étant plus socialement admise, du moins explicable. Le seul objectif clairement énoncé dans ce récit paniqué est de faire taire Lavoie/Laporte³⁴. Le projet de le tuer étant soumis aux tergiversations entre Godefroid/Simard et René Lafleur/Jacques Rose, il ne peut, de fait, se conclure. Après que leur discussion s'est terminée dans l'indécision, après que Godefroid/Simard a tapé « Voici le lynx » en latin à la dactylo, après que Lavoie/Laporte lui a proposé de l'argent en échange de sa libération, ce dernier tente de s'évader.

j'ai entendu la voix de Lavoie s'étrangler, se réduire à presque rien, un râle, René serrait, je serrais aussi, ta gueule, ta gueule, gémissait René [...] je le tiens, la vie s'échappe mais pas lui, mais plus la voix, après sous ma poitrine écrasée ça bougeait encore, mais comme un poisson, un filet de vie à n'en plus finir, le corps continue, tu le sens partir, son eau salée, sa lancée, son air allé, erre de rien, à vouloir sans vouloir, c'est les nerfs, les nerfs, ta gueule, tu vas arrêter. Silence j'ai dit tu m'entends. (*CL*, p. 550)

Volonté de silence, volonté de faire taire, comme pour ne plus rien dire non plus, « pour en

33 « je me suis précipité à l'extérieur de la cuisine à temps pour voir Lavoie foncer vers la porte d'entrée, la tête basse comme un demi offensif qui se faufile entre les lignes adverses et moi j'ai bondi comme un second en maraude et l'ai plaqué à mi-corps quand il est passé devant moi » (*CL*, p. 550)

34 Élisabeth Nardout-Lafarge s'est déjà penchée sur ces procédés d'atténuation à l'œuvre dans la description de la mort de Lavoie/Laporte : « Outre sa brièveté (deux pages), cette scène attendue est marquée par toute une série d'atténuations qui vont de la métaphore sportive [...], au gommage du nom puis du corps au profit d'un indéfini animalisé [...]. » (« La mémoire de Ferron dans *La Constellation du Lynx* de Louis Hamelin » in DAUNAIS, Isabelle (dir.). *La mémoire du roman*, Montréal, Presses universitaires de Montréal, 2013, p. 186)

finir avec Octobre ».

Ce passage constitue la fin du paragraphe et exprime l'agonie de l'otage, mais jamais sa mort. Cette dernière, comme pour la plupart des autres morts, n'est jamais nommée, jamais *accomplie*. Le corps faiblit, en témoigne la description physique : il se débat – réflexe de survie animalisé dans sa formulation – , rappelle les spasmes du lynx; « la vie s'échappe [...] mais plus la voix », le silence ne se fait jamais. Si bien que le chapitre se termine sur une question à laquelle on ne répond pas. La mort reste en suspens. À nouveau, « un grand éblouissement » voile sa survenance et elle n'advient pas à proprement parler. Il s'agit d'une non-représentation.

La mort de Lavoie/Laporte ne fait pas l'objet d'un récit événementiel à proprement dit dans *La Constellation*. Le roman n'apporte pas de réponse. S'il y a une mort, ou, à tout le moins, un silence qui advient en guise de conclusion à ce mystère, cela se produit dans le salut du fantôme de Lavoie/Laporte. Ce dernier, apparaissant à Nihilo blessé à la suite de sa lutte avec Godefroid/Simard, lui montre les cicatrices de ses mains guéries « avant de s'envoler, de s'élever à la verticale au-dessus des cocotiers, dans un léger cliquetis de bois numéros 1 et 3 et de fers entrechoqués. » (*CL*, p. 589) Ce fantôme, au début du roman, préfigure le mystère irrésolu de la mort et l'obsession de Nihilo pour Octobre. C'est le projet de roman en souffrance. La représentation de la mort, comme *money shot*, s'annule; elle est un pétard mouillé. La subjectivité fictionnelle rattrape le raisonnement historique en ceci que le roman, stipulant l'impossibilité de savoir, se heurte à l'Histoire et à ses acteurs. Curieusement, ce blanc dans la vérité de l'événement de la mort n'est pas une faiblesse du roman, mais plutôt la révélation des limites de l'histoire. La « doublure » d'Octobre dans le roman se tient dans son

unité romanesque, sa fidélité à ce qu'elle suggère de l'événement. La non-représentation de la mort de Lavoie/Laporte n'est un *money shot* authentique que si on la comprend comme conclusion de la démarche fictionnelle de Nihilo par laquelle il cherche à comprendre Octobre. Car ce qui peut être ce *money shot*, c'est son récit, non pas la mort elle-même, si on croit à la fiction comme correctif aux lacunes de l'histoire. C'est ce vers quoi tendent les morts du roman : une représentation voilée, dans l'ombre, atténuée, avec des gants, si bien que son expérience nous est interdite. À la vérité *proclamée historique*, Hamelin offre une fiction *autre*, en à-côté de l'histoire.

De l'impossibilité de savoir

Ainsi, en tant que fiction donnée en réponse à la version officielle, *La Constellation* offre un espace de compréhension des événements d'Octobre. Comment expliquer alors qu'elle en vient à postuler l'impossibilité de savoir exactement ce qui est arrivé à Lavoie/Laporte? Est-ce d'ailleurs une conclusion possible ou seulement une fin ouverte?

Si on s'accorde à dire, avec Jablonka, que « la fiction, mythe ou symbole, concourt [...] à l'intelligence de phénomènes bien réels »; si, toujours comme lui, « au lieu de considérer, comme dans la théorie du reflet, que les faits déjà là sont repris dans le roman, on peut supposer que certaines fictions participent d'un raisonnement capable d'établir des faits » (Jablonka, p. 196), c'est que l'on accepte cette idée que le point de rencontre de l'histoire et de la fiction est la tentation de comprendre. Contrairement à une vision transitive de la littérature dans son rapport au réel, la fiction ne va pas « puiser » dans un fonds historique, elle

s'approprié les objets de l'histoire. Dans *La Constellation*, l'appropriation pousse à la subversion des faits historiques. Ce qui s'explique par la démarche de l'enquête explicitement incarnée et mise en abyme par la quête du personnage de Samuel Nihilo; cette quête suppose déjà une certaine méfiance à l'égard de l'histoire. Cette méfiance induit la tromperie potentielle de la version officielle. Or la fiction, dit Jablonka, n'a pas l'intention de tromper³⁵. Elle joue donc, chez Hamelin, l'argument de la réponse, le contre-ordre. Elle n'est pas une vérité, mais un rapprochement, qui est aussi un recul, puisque sa conclusion – l'impossibilité de savoir – s'éloigne, se méfie, de la « vérité » de la version officielle.

La mort de Lavoie/Laporte est, aux yeux de l'historien, une anomalie³⁶ qui n'est pas scrutée en fonction du discours historique sur l'événement, mais en fonction des sources, par l'intermédiaire de l'enquête et de la confrontation des textes – car comme le dit Frédéric Falardeau à Nihilo, au sujet de l'assassinat de Francis Brafford, « à une certaine profondeur, ce qu'on trouve, ce n'est plus des gens qui se tirent dessus, plutôt une guerre entre des textes. » (*CL*, p. 347) Dans le cas de Lavoie/Laporte, l'anomalie qui fait de la mort un événement n'est pas la mort elle-même, mais son expérience, les circonstances dans lesquelles elle est advenue. Ce que dit *La Constellation*, c'est que la mort importe moins que son récit. Qui n'est cependant pas celui d'une non-mort, car la mort *arrive* bel et bien dans le roman : elle est voilée, mais se devine. Il s'agit plutôt d'un non-récit puisque le non-dévoilement de la mort tient aux seuls déplacements et procédés narratifs par le truchement desquels est dépeinte la scène de l'étranglement.

La première qualité du non-récit est de dire sans dire. Dans *La Constellation*, elle se

35 « La fiction n'est pas le vrai, puisqu'elle n'existe pas, mais elle n'est pas non plus le faux, puisqu'elle ne comporte aucune intention de tromper. » (Jablonka, p. 187)

36 « Est événement tout ce qui ne va pas de soi. » (Veyne, p. 18)

réalise dans le *money shot* avorté. Quoiqu'elle puisse arriver à une conclusion à laquelle le discours historique ne pourrait parvenir sans y sacrifier de sa crédibilité, la fiction, il importe de le souligner, ne dépouille pas la matière historique de son caractère historique. Pour Veyne, ce qui est historique n'est ni universel ni singulier. « Pour que ce ne soit pas universel, il faut qu'il y ait différence; pour que ce ne soit pas singulier, il faut que ce soit spécifique, que ce soit compris, que cela renvoie à une intrigue. » (Veyne, p. 85) Or, aux yeux d'Hamelin, ce sont précisément les contradictions dans le récit de la mort de Lavoie/Laporte qui empêchent de l'envisager comme événement spécifique et intelligible; son récit « officiel » résiste à l'intrigue. Dans le roman, le personnage de Lavoie fait directement les frais de cette résistance. Sa forme spectrale, apparaissant à Nihilo comme le rappel de cette faille dans l'histoire, renvoie à ceci : Lavoie reste coincé dans les mailles de l'Histoire. C'est Nihilo qui le dit :

Vous êtes coincé au purgatoire. Celui de l'Histoire ne fonctionne pas tout à fait comme celui du bon Dieu. Ce sont les noms qui y séjournent, pas les âmes. [...] On dirait que je représente votre dernier espoir... (CL, p. 415)

Et *La Constellation du Lynx* est cet espoir, en tentant de lui redonner une intrigue intelligible. Fût-ce sous forme de non-récit.

La fiction du non-récit ne vaut pas pour n'importe quelle autre fiction qui ne serait pas, comme elle, motivée par le raisonnement historique. Comme doublure cohérente du monde placée à côté de l'histoire « officielle », elle cherche un sens qui s'incarnera, à la fin du roman, dans les propositions avancées par les personnages de Nihilo (à la suite du récit de Godefroid/Simard sur la plage de Zopilote) et Falardeau (en rencontrant le mystérieux François Langlais/Yves Langlois, avec qui il élabore sa propre théorie sur l'implication

gouvernementale dans l'enlèvement et la mort de Lavoie/Laporte). Le non-récit de la mort de Lavoie/Laporte n'aboutit toutefois pas à un non-sens : la fiction de méthode opérée par Hamelin, qui fait se rencontrer Nihilo et Godefroid/Simard, inscrit le raisonnement historique qui conclut à l'impossibilité de savoir dans le sillon de la fiction, de la doublure du monde. C'est la manière la plus sûre de « s'approcher de la vérité ». Ni transitive ni intransitive dans son rapport au monde, cette conclusion stipule que l'événement historique, quelle que soit la perspective que l'on adopte sur lui, tant et aussi longtemps qu'il constituera un nœud de relations cohérentes, existera.

Si le non-récit suggère que l'énigme reste entière, le roman serait-il alors une longue tergiversation sur un projet d'avance voué à l'échec? Pas si l'on continue de stipuler que la vérité absolue n'existe pas. *La Constellation* s'impose d'emblée comme une vérité partielle sur l'événement – elle se joue de l'histoire en prétextant qu'elle existe, mais la conclusion, l'impossibilité de savoir, prouve bien que son inaccessibilité rend la vérité caduque et que seul importe le sens que l'on peut tirer des sources et des relations qui tissent la courtepointe de l'histoire.

L'impossibilité de savoir n'a toutefois pas une fonction exclusivement diégétique dans le roman. Elle écorche, au passage, la philosophie des théoriciens du complot, dont les théories ne seraient rien d'autre qu'une manipulation des relations qui font nœud pour aboutir à l'événement. Selon eux, cette manipulation serait opérée par les conspirateurs, ce « conclave restreint de conjurés machiavéliques et d'aspirants maîtres du monde » (Hamelin, p. 31). Les théoriciens du complot s'acharneraient à défaire le tissu de relations oblitérés selon le bon vouloir des conspirateurs. Leur but serait d'infléchir le cours de l'histoire en leur faveur. Les

adeptes de théories du complot postulent l'existence d'une histoire secrète qui n'est pas si éloignée du concept de vérité totale chez Veyne. Or ce postulat semble clairement opposé à la démarche de l'enquête et du raisonnement historiques, puisqu'il en suppose une mécanique inversée : la conclusion arrive avant les preuves. Les fictions des adeptes des théories du complot prennent le parti d'une vérité totale faisant le jeu de leurs convictions personnelles. Cette vérité est au mieux socialement engagée, au pire, idéologique. Dans les deux cas, la conclusion préfabriquée est dénuée de toute innocence politique. Or Hamelin est clair :

Un romancier peut se permettre d'avoir une pensée politique, non de suivre une idéologie reconnue, le plein accord avec cette dernière, ciment dans les fissures du doute, étant la voie la plus sûre pour tuer son ouvrage. S'il ne peut se défendre d'entretenir, fût-ce inconsciemment, une idéologie – soit le faisceau de valeurs à partir desquelles il écrit –, mettre sa prose au service d'une pensée officielle, d'une idéologie agréée, serait une déviation contre-nature, pour ne pas dire un crime contre l'esprit ironique de la prose romanesque. Et cette remarque s'appliquant à la situation du romancier généraliste devient, chez le romancier de l'histoire, l'exigence d'une extrême vigilance puisque, peu importe la forme qu'il lui donne, le jugement politique exercé sur le passé constitue une dimension à laquelle son travail ne saurait échapper. (Hamelin, p. 73-74)

Les théories du complot nous apprennent, sur elles-mêmes, qu'elles ne peuvent être dégagées d'une certaine forme de subjectivité. Enchâsser l'événement dans la théorie du complot pour en corriger le récit, c'est nier la complexité des nœuds de relations du récit historique. Celui-ci est dès lors ramené à un enchaînement linéaire prédéterminé, en deçà de la réalité (perspective presque mystique), et opposé au modèle épistémologique des éclats de miroir de Mailer.

C'est une chose de postuler l'existence d'une histoire secrète, c'en est une autre de lui

prêter des intentions. *La Constellation* ironise à souhait sur la prétention des adeptes des théories du complot. La dérision traverse le groupe des Octobierristes : affubler d'un nom ridicule ce groupe d'initiés revient, par l'humour, à discréditer leur entreprise. La beuverie de Nihilo et de Godefroid/Simard à Zopilote, comme contexte de la révélation du non-récit de la mort de Lavoie/Laporte, est un autre exemple d'ironie romanesque. C'est la prétention à la vérité que critique le roman, non le postulat d'une histoire secrète. Cette dernière, même si elle partage quelques similitudes avec le concept de vérité totale de Veyne, a le mérite d'ouvrir le potentiel d'une quête de sens. Or cette quête consiste à essayer de comprendre et s'articule dans la présence d'un sujet dans un monde dont il fait l'expérience; il ne l'attaque pas avec ses armes idéologiques, ses arguments prédéterminés par des convictions personnelles. Ces dernières ne sont pas l'équivalent des faits historiques que la fiction s'approprie.

Soumettre un événement à ses convictions ne revient pas à essayer de le comprendre. La démarche de l'enquêteur est désintéressée. *La Constellation*, en concluant à l'impossibilité de savoir, tourne en dérision les adeptes des théories du complot pour privilégier une vérité partielle qui fait de l'irrésolution de l'énigme de la mort un sens possible pour illustrer – à défaut d'expliquer, comme l'historien – Octobre.

Lorsqu'il définit *La Constellation* comme le fruit d'une démarche « heuristique » (Hamelin, p. 145) et lorsqu'il dit procéder à une herméneutique des textes, Hamelin, concrètement, met en abyme le raisonnement historique qui conduit ses personnages aux conclusions que l'on connaît, au sujet des contradictions d'Octobre. Sa fiction fonctionne dans cette doublure du monde et de l'événement, mis à distance tous deux de la réalité par le procédé de renomination des personnages et par la subjectivité de ceux-ci, qui ne garantit pas

l'accès à une quelconque forme de vérité. Cela, ajouté à la mise en scène humoristique et dérisoire de ces personnages (les Octobierristes, l'enquête pour satisfaire aux dernières volontés d'un ancien professeur universitaire), constitue un rappel que ce qui est avancé dans la fiction est sujet à caution dans la réalité hors-livre; la fiction n'engage qu'elle-même, comme *diegesis* cohérente placée à côté de l'histoire. Ce qui détache cette démarche du roman heuristique des élucubrations dignes des théories du complot est principalement l'attachement aux textes et aux questions qui, du reste, demeurent toujours sans réponse³⁷, puisque leur rôle est de suggérer. C'est la raison pour laquelle certaines théories et explications avancées par Nihilo et Falardeau n'obtiennent pas l'assentiment des personnages concernés auxquels ils s'adressent. François Langlais/Yves Langlois ne confirme pas la véracité de ce que lui dit Falardeau³⁸; l'écoute de Nihilo défaille lorsque madame Corps lui apprend que Coco Cardinal aurait collaboré avec la police; de même, sa question s'ouvre sur un blanc lorsqu'il interroge Miles Martinek et que celui-ci lui révèle qu'il aurait fait « des piges pour la CIA » (*CL*, p. 584). Ces éléments sont donnés au lecteur, suggérant leur relation implicite avec une histoire plus grande, sans qu'ils fassent l'objet d'un quelconque développement; c'est au lecteur, par opération cognitive, par le truchement de la mimésis III, de tirer ses propres conclusions à partir de ces questions laissées en suspens.

Conclusion

37 « Ne cherchez jamais la réponse. Poursuivez une question avec la suivante. La réponse est invariablement brouillée, mais les questions sont superbes. » Norman Mailer, cité in HAMELIN, Louis. *Op.cit.*, p. 178

38 « Si tout était vrai, vous me le diriez? »
Non, répondit le directeur, et il sourit. » (*CL*, p. 575)

La Constellation du Lynx, en prenant le contre-pied de la version dite « officielle » de la crise d'Octobre, se veut donc une entreprise de compréhension de l'événement qui réfute toute accession à la vérité totale. Le roman s'articule autour d'un raisonnement historique qui relie les disciplines historique et littéraire, mis en abyme par la figure de l'enquête qu'effectue le personnage de Samuel Nihilo, ainsi que par une attention particulière aux sources textuelles.

Pour que la fiction s'inscrive en marge de l'histoire officielle, elle doit se présenter comme doublure du monde, dans un rapport, comme nous l'avons précisé, ni transitif ni intransitif, mais entre les deux. Cette position est avantageuse dans la mesure où la fiction, tant qu'elle assume sa cohérence interne, n'a pas d'engagements envers la véracité des faits qu'elle avance mais seulement envers les liens qu'elle tisse entre eux. C'est ainsi que *La Constellation* arpente un terrain que ne pourrait se permettre d'aborder l'essai politique : celui de l'imagination, où la fiction sert à combler les trous et propose une vision de l'événement corrigée de ses contradictions.

Le roman, toutefois, ne répond pas à l'énigme de la mort. Sa représentation comme *money shot* romanesque est un piège. Elle prend la forme d'un non-récit volontairement flou et privilégiant une politique du déplacement. En postulant l'impossibilité de savoir ce qui est véritablement arrivé au personnage de Lavoie sur la rue Collins, *La Constellation* offre un espace de compréhension de l'événement; elle cherche à replacer ce dernier dans une intrigue intelligible, dont les zones insondables, demeurées floues, demeurent ouvertes à l'interprétation du lecteur.

On ne saurait résumer la pertinence du roman à cette seule conclusion. Plus importante encore est cette compréhension qu'il offre d'Octobre. Parce que sa matière est historique, il

n'est pas autotélique. On l'a dit, la crise d'Octobre, en tant qu'exception dans l'histoire politique canadienne, a fait couler beaucoup d'encre, si bien qu'il n'est pas malaisé de concevoir certains de ses acteurs – Pierre Laporte le premier, mais aussi James Richard Cross, Pierre Elliot Trudeau ou Robert Bourassa – comme des figures appartenant à l'imaginaire collectif québécois. Parce qu'elle est unique dans l'intrigue historique du Canada, la crise est un point fixe dans la chronologie du pays, ou, en d'autres mots, une référence, dont l'objet s'est construit dans le temps par des discours, des réappropriations, des réécritures et, surtout, des réactions face à cette pléthore de points de vue. Pris sous cet angle, les événements entourant la mort de Laporte, les jeux de pouvoir, les conjectures politiques et le contexte qui la soutendent, renvoient à la construction et la consolidation de l'imaginaire collectif dont une partie, selon Gérard Bouchard,

est de nature structurelle (les racines des significations, des symboles et des images premières, des catégories structurantes), alors qu'une autre renvoie à des processus (les constructions discursives, la production sociale et la promotion des significations, images et symboles par des acteurs sociaux souvent en compétition)³⁹

La fiction n'est pas étrangère à cette construction à caractère social : le mythe, dont les imaginaires collectifs sont la base, s'y abreuve; et tel qu'on l'a vue avec Hamelin, elle devient dangereuse pour la mémoire collective lorsqu'en regard de l'histoire, elle est incohérente. *La Constellation du Lynx* comme fiction historique, nous l'avons dit, nécessite une vraisemblance, une cohérence interne qu'elle partage avec les imaginaires collectifs, mais par ce qu'il convient d'appeler une exigence de réalité qui se trouve au point en tension entre fiction et réel. Comme

39 BOUCHARD, Gérard. *Raison et déraison du mythe. Au cœur des imaginaires collectifs*, Montréal, Éd. du Boréal, 2014, p. 26-27

le dit Bouchard, « les imaginaires collectifs », comme la fiction historique, « n'appartiennent pas uniquement à la fiction. Ils entretiennent toujours un lien avec le réel, un lien très flexible, il est vrai, très différent de celui qui nourrit la connaissance scientifique. [On ne peut donc] opposer radicalement imaginaire et réalité.⁴⁰ »

Se pose alors la question de ce qu'ajoute à la mémoire de la mort de Laporte le récit qu'en fait *La Constellation*. Isabelle Daunais, dans l'ouvrage sur la mémoire du roman dont elle assure la direction, stipule que contrairement au conte, au théâtre et aux légendes, « le roman déploie un principe en quelque sorte supérieur à la variation [...] : celui de la *transformation*⁴¹ » et émet l'hypothèse que ce dont le lecteur se souvient d'un roman tient en ce que « la vie d'un personnage reste toujours énigmatique », que « c'est de cette énigme que nous nous souvenons, c'est elle qui ne nous abandonne pas et à travers elle que la vie des personnages se poursuit⁴² ». Il est intéressant de constater que d'une part, Pierre Laporte, au-delà du souvenir que peut induire un pont à son nom, survit, à l'instar d'un personnage de roman, précisément grâce au mystère irrésolu de sa mort. Et que d'autre part, le fait de postuler l'impossibilité de savoir, loin d'épuiser le sujet, de proposer une variante du discours prémâché de la version « officielle » de la mort, apparaît augmenter au contraire la tentation de percer l'énigme dans son imperméabilité, et donc de reconduire le souvenir de Laporte; et si la contribution de *La Constellation* atteint sa cible, fût-ce une cible minimale, c'est précisément en repositionnant la mort dans sa qualité d'énigme, et mieux encore : de celles qui fondent l'identité historique et imaginaire d'une société.

40 *Ibid.*, p. 29-30

41 DAUNAIS, Isabelle, « La mémoire singulière du roman », in DAUNAIS, Isabelle (dir.). *Op. cit.*, p. 12. C'est l'auteure qui souligne.

42 *Ibid.*, p. 17

LA VINGT-TROISIÈME NUIT, ROMAN

... et j'ai tourné la tête. Avant ou après la bousculade. Le contact froid du bouclier sur mes omoplates. Maxime n'était déjà plus là. Nous nous tenions la main, pour ne pas nous perdre. Un mouvement tendu animait la foule. J'ai le souvenir d'un bruit assourdissant, de m'être arrêté, transi par la peur, une demi-seconde, peut-être plus. Le coup nous a séparés. Un instant, j'ai regardé en l'air, j'ai vu une grande lumière. Une plaque blanche ceinturée de rouge bruité, comme la couleur chaude d'une photo. J'ai fermé les yeux et couvert mon visage de mes mains en poussant un râle. J'ai entendu le bruit des pas s'abattre sur l'asphalte de tous les côtés. Puis j'ai regardé devant. La foule s'était fragmentée. Nous courrions tous vers le carrefour. Pendant de longues secondes, je n'ai vu que des lignes brisées de capuchons, de souliers de course, de casques sombres, de plastrons, de bottes. Quelqu'un à côté de moi hurlait : « ... nous disperser! Laissez-nous... ayoye, mon tabar... » Et une explosion. L'acouphène qui me saigne à l'oreille. J'ai cherché Maxime. Inutile. J'ai hurlé son nom. La cacophonie couvrait mon appel. Mais dans le désordre, une irrégularité. J'ai décelé un rythme. Isolé quatre temps, se répondant en canon. Des coups de matraque, des bruits de pas, plus loin. J'ai fait volte-face. Vu l'horizon se dessiner en plan rapproché. Au carrefour des rues Sherbrooke et Saint-Denis, la foule devenue marasme. Paralysée. Je devinais des écrans de fumée bloquant toutes les issues. La ville se repliait sur elle-même. J'allais bientôt la rejoindre.

À ma droite fonçaient quatre ou cinq personnes. Derrière elles, autant d'hommes sortis de l'horizon, mains tendues. Et encore derrière, le pick-up. Haut sur roues. Bleu, noir. L'instant suivant j'ai entendu qu'on se précipitait, derrière moi. J'ai couru, tous muscles tendus j'ai écarté de mon chemin ceux qui fuyaient en sens inverse, j'ai entendu quelqu'un tomber, je me suis accroupi, ai roulé de tout mon long, la surface râpeuse de l'asphalte, le contenu de ma

poche contre ma cuisse, le nez contre le tuyau d'échappement, cette odeur d'huile fraîche, l'écho des battements de mon cœur dans mes tempes. Je suis seul sous un pick-up, je suis en vie et je ferme les yeux.

Je tente de faire le silence autour de moi, le temps de me calmer. Derrière mes paupières, l'empreinte de la lumière me fait encore mal. Je suis fébrile : m'a-t-on vu me glisser sous le véhicule? Un temps, mon cœur palpite anormalement, je ne sais plus où je suis. Je vois à nouveau. Ma montre indique minuit moins cinq. J'ai moins mal, mais le souffle me manque toujours. La puanteur m'enveloppe et c'est comme une gaine qui m'isole, l'œil qui voit tout de la tempête qui l'ignore. Je ne peux bouger sans éveiller des douleurs aux muscles, alors je gigote pour dégager la vue en direction de mes pieds, vers le carrefour, et je constate à quel point les appels à se disperser ont été lancés en vain. L'horizon s'est brouillé. L'instant d'après, la ville s'est abattue sur la foule. Combien s'agitent là-bas? Quatre cents, ou plus, je n'hésiterais pas à parier. Maxime est bon là-dedans, il fonctionne par intuition et ses sentiments le trompent rarement. J'essaie désespérément de reconnaître de loin le foulard rouge qui lui voile le visage, mais je ne vois que du noir et des éclats pendus aux lampadaires noyés dans l'air opaque. Je devine aussi le poids des matraques qui encerclent les manifestants, je les entends qui crient, frappent sans doute, j'écoute, alerte, leurs bottes qui arpentent la rue, en arrière-garde, certaines justes à côté du pick-up. Je suis aux premières loges, prisonnier invisible. Un réflexe pousse ma main dans ma poche, le toucher lisse sur l'écran, je veux prendre une photo et la relayer sur le Réseau.

Mon appareil est mort. L'écran en cristaux. Il refuse de s'allumer.

Et je remarque soudain la teinte étrange de ma main. Sous la lumière, je vois qu'elle est

toute entière couverte de sang. Je ne réalise pas tout de suite ce que c'est. Quelque chose pousse au fond de ma gorge. Je tourne la tête pour me retenir de vomir. Je ferme les yeux. Tente de me rattacher à autre chose. N'importe quoi de vrai. L'asphalte qui me burine le crâne. L'odeur de tuyauterie automobile. L'amertume de ma salive, qui s'écoule en un long filet, depuis mes lèvres, sur ma joue.

L'adrénaline me fait défaut. Je me sens soudain très fatigué. J'essaie de tourner la tête de nouveau, mais j'en suis incapable. Je subis trop le poids de mon propre corps. Je tousse. Un dernier spasme. Les bruits s'estompent, mes membres lourds se reposent. Je tangue et tombe dans un état de semi-conscience. Une seule image continue de s'imprimer dans mon esprit : le sang. Rouge. Comme le foulard de Maxime.

Il avait le même lorsque nous nous sommes rencontrés. C'était le 6 mars au soir, lors d'une réunion du comité de piquetage. Nous étions une dizaine d'étudiants de mon programme à nous être retrouvés à la Maisonnée, rue Gatineau. Il y avait là Julie, ma blonde, Lynd, la Québécoise d'adoption venue de Toronto, et Darqawi, mon ami de longue date, qui nous avait piqué son habituelle crise de paranoïa : il craignait qu'en demeurant dans le local de l'association étudiante, le concierge nous surprenne à discuter de nos plans pour le lendemain et nous dénonce à la direction de l'immeuble. Darqawi n'avait jamais caché cette méfiance vindicative qui contrastait avec sa conscience aiguë de la lutte des classes. Je le connaissais depuis longtemps : il n'était pas à une contradiction près.

C'est d'ailleurs lui qui nous l'a présenté. À un moment, j'ai vu entrer un homme plutôt grand, les cheveux blonds broussailleux, visage aux traits durs, mâchoire carrée. Foulard au

cou. Il a brièvement cherché des yeux une table et a rejoint la nôtre. Darqawi s'est levé, lui a tapé sur l'épaule et l'a invité à s'asseoir, ce qu'il a fait, prenant énergiquement la place à côté de la mienne. Nous nous partageons les locaux à piqueter le lendemain. Il avait été convenu que Maxime et moi nous posterions devant l'un d'entre eux, pour empêcher la tenue d'un cours dont le professeur était déjà sympathique à la cause. Ce serait facile. Nous avons échangé un regard et lorsque tous les autres locaux ont été distribués au reste du comité, nous avons commandé d'autres bières.

La discussion avait porté ensuite sur les échauffourées récentes. On avait entre autres parlé du démantèlement de l'occupation du cégep du Vieux-Montréal, survenue une vingtaine de jours plus tôt. J'écoutais distraitement, si bien que je n'ai à peu près rien retenu de ce qui se disait ce soir-là. Julie m'avait lancé un regard inquiet : « Tu ne dis pas un mot. » Plus tard, la conversation s'était écartée de l'occupation du cégep et les conversations individuelles s'étaient interrompues. Darqawi monopolisait la parole. Il haranguait une Line invisible, verre à la main. Il avait ce don pour galvaniser ceux qui l'entouraient, une éloquence pas toujours propre. Je sais qu'à un moment, son humeur avait si bien enthousiasmé notre petit groupe qu'un toast bruyant avait été porté à la mobilisation. Ce soir-là, le gouvernement en avait eu pour son compte. Mais je n'ai pas témoigné à ce procès. Alors que tout le monde trinquait, je m'étais éclipsé.

La nuit était calme. Alors que je mettais le pied sur la rue Gatineau, mon ventre gargouillait et j'avais senti ma vessie travailler ses parois depuis l'intérieur. Je ne voulais pas rebrousser chemin vers le bar. J'étais furieux contre moi-même. Julie avait imprimé sur moi son regard, bien chargé de reproches. Sans doute s'attendait-elle à ce que je prenne part à la

conversation, que je sorte de ma torpeur et cesse de prouver à chaque minute qui passait que son chum était le moins mobilisé du groupe. Peut-être me considérait-on comme une sorte de transfuge, de ceux que l'on pointerait du doigt pour leur inaction. Ou n'était-ce que la réflexion absurde d'un esprit aviné?

N'y tenant plus, je m'étais soulagé près d'un arbre dans un parc. Plutôt que de regagner par les autobus la rue Laurier, où j'ai mon appartement avec Darqawi, j'avais déambulé dans la ville le temps de dessoûler et sitôt rentré, j'avais retrouvé Julie dans mon lit. Elle m'avait devancé. Je m'étais couché dos à elle. Elle ne s'était pas dérangée pour me parler, mais m'entendant déplacer les couvertures pour m'y glisser, elle s'était tournée vers moi et m'avait pris en cuillère, en silence. Ce n'était guère assez pour apaiser mes doutes, mais pour les taire, cela avait suffi, et je me suis endormi.

Le lendemain, j'avais pris le chemin de l'université aussitôt après m'être levé. La veille, au bar, j'avais eu le temps de détailler Maxime du regard, mais il ne m'avait pas adressé la parole. Peut-être m'avait-il tapé amicalement sur l'épaule, ou serré la main en se présentant (nous étions assis l'un à côté de l'autre, après tout) lorsqu'il avait été décidé que nous assurerions ensemble le piquetage du cours. Il était sept heures lorsque j'étais arrivé au local de l'association étudiante. Les autres membres du comité étaient déjà présents, en plus d'autres camarades. Ils distribuaient les premiers cafés. Maxime s'était approché : « Laurent, c'est ça? » Un serrement de mains. « T'as disparu hier, t'étais où? » J'avais répondu que j'étais fatigué. Je devinais dans sa voix une pointe d'accent est-européen. Son français était moins négligé que le mien. Il affectait des manières de proximité amicale un peu forcées, tranchant avec l'habituelle réserve des peuples slaves. Le temps d'une dernière récapitulation des opérations de la part des

membres du comité, nous avons descendu nos cafés et avons pris le chemin du local à piqueter.

Dans les couloirs, nous avons bavardé. Il avait rencontré Darqawi lors du blocus de la tour de la Bourse, le 16 février. C'était plutôt festif, me disait-il. Mais la manifestation avait dérapé. Si ce jour-là, il n'avait pas arrêté Darqawi qui vociférait contre les policiers, ceux-ci s'en seraient chargé. « Ils auraient dû, ça lui aurait fait des vacances. » Nous avons ri.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de me confier à lui ce matin-là. « J'ai l'impression d'agir mécaniquement. Je ne sais pas pourquoi je suis là. » Silence. « Je sais qu'on doit être plus unis que jamais, mais quand j'arrête de les regarder ceux-là, les Line, les Jean, les Raymond pis tous les autres, quand je nous regarde, "nous", je sais pas qui je regarde. J'aimerais ça y croire. Je trouve ça vide. Vide! » Il m'avait répondu que les raisons ne manquaient pourtant pas de se révolter. Il y en a, me disait-il, qui prennent la mobilisation pour un congé des fêtes en retard. « Mille six cents vingt-cinq piasses. Et ça, c'est par rapport à aujourd'hui. Trois cents vingt-cinq qui s'ajoutent, d'années en années, pendant cinq ans. Tu fais le calcul? Il n'y a pas de quoi fêter. » Je lui avais répondu que ce n'était pas le problème. J'imaginai très bien contre quel monstre sournois on s'insurgeait. Et quel charlatan! Par exemple, lorsque Line justifiait la hausse des frais de scolarité par l'augmentation de la valeur des diplômes, une fois ceux-ci décernés. J'avais aussi vu avec quel panache elle nous enfonçait le mot « boycott » dans le fond de la gorge. Ce n'est pas le problème, avais-je répété. « Moi aussi, j'ai le sentiment qu'on est en train d'écrire quelque chose qui ressemble à l'Histoire. Mais quand je nous regarde, j'ai l'impression qu'on a jamais moins existé que maintenant. »

– T'es juste jaloux parce que t'as pas la fibre militante.

Je m'étais arrêté. Maxime me faisait face. Nous venions de nous poster devant la porte du local.

– Excuse-moi? ai-je demandé, interloqué.

– J'ai dit : t'as pas la fibre militante, a-t-il continué. Et ça te fait chier, n'essaie pas de le nier. C'est pour ça que tu doutes. Mais t'es pas con. Tu sais contre quoi on se bat. T'es juste pas capable de t'identifier à ceux qui portent le mouvement. (Il s'était adossé à la porte fermée.) Ou est-ce que tu serais jaloux de Darqawi, plutôt? Laisse-le chanter. Tu vois pas que pour lui, c'est une fin en soi, la grève, tout ça? Il est brillant, plus qu'il le laisse paraître. Il a de la volonté. Et de l'éloquence. Mais c'est une vraie caricature. Il est là, ton dilemme : entre se taire et parler, tu ne sais pas qu'est-ce qui est le plus nécessaire. Ni quand ça l'est. Alors, tu fais rien.

J'étais prêt à lui sauter à la figure lorsque le professeur est arrivé. Il a constaté que la porte de son local était bloquée par ce petit *bum* taillé dans le roc, cet autre petit *bum* aux épaules menues et aux poings serrés, et le silence entre les deux. Devant ces obstacles considérables, il a abdiqué, a fait demi-tour en soupirant : « Bon, c'est l'heure du café ». Quelques camarades que je connaissais de vue se sont présentés, l'un d'entre eux était arrivé les mains vides et quand même étonné d'apprendre que le cours ne se donnerait pas.

« Je pense qu'il est temps qu'on aille prendre l'air, toi et moi. Rejoins-moi à l'association étudiante ce midi. » C'est ce que j'ai fait et cet après-midi-là, nous nous étions rendus tant bien que mal en métro à la manifestation qui se tenait devant les bureaux des recteurs, à la tour du 500 rue Sherbrooke ouest. Nous sommes arrivés trop tard pour nous joindre à la foule. Il faisait un soleil radieux. Des hommes en armure noire et à la tête dissimulée sous des casques à visière nous agglutinaient, lui et moi, avec d'autres manifestants,

sur le trottoir au coin de la rue Aylmer. Devant nous, tout un pan de la rue Sherbrooke était dégagé, occupé seulement par des policiers, coudes serrés, dressés comme un seul mur. Ils frappaient leur matraque sur leur bouclier, rythme et claquement singeant le trot d'un cheval. Face à eux, devant les marches de la tour, on avait aligné des clôtures de chantier, amenées là de je ne sais où. De l'autre côté, les manifestants, jeunes et moins jeunes, s'agitaient, scandant des slogans qui se répandaient comme une traînée de poudre, puis s'estompaient. Le grillage des clôtures tintait : le son donnait l'impression que l'on râpait du métal. Deux policiers vêtus de dossards fluorescents ont traversé l'espace dégagé de la rue, en maintenant de leurs bras musclés un jeune qui se débattait. Bientôt, deux autres les ont suivis, avec un autre jeune. Et très exactement vingt-quatre secondes après, j'ai entendu un genre de fusée scalper l'air au-dessus de la foule. Une explosion. Puis une deuxième. Un nuage défiant les lois de l'évaporation s'est formé. On a abattu les clôtures au sol. Les manifestants se sont mis à reculer et à huer les policiers. De notre côté, ça commençait à se bousculer. J'avais détourné la tête pour surveiller les mouvements des gens derrière nous qui voulaient s'avancer, mais les hommes chargés de nous amasser sur le trottoir nous repoussaient. Prisonniers. Maxime s'esquintait les cordes vocales à chanter ses slogans. D'abord effrayé par la rapidité avec laquelle les cris se sont élevés de partout, j'ai joint ma voix à celle des autres. Je voulais surtout voir. J'étais trop loin. Je remarquais seulement que les hommes en armure intimidaient d'abord la foule en avançant à petits pas puis fonçaient sur elle le temps de quelques enjambées tout en tapant sur leur bouclier, avant de stopper. Et ça recommençait. Je me souviens de l'avoir vu. Ou est-ce que je le tiens de Julie, qui s'y trouvait, elle, dans la foule?

Ce soir-là, nous étions rentrés tous les trois, après que Julie nous a rejoints, sur la rue

Laurier. J'avais serré les poings durant tout le trajet. À l'appartement, Darqawi rageait d'avoir été retenu à l'université jusque trop tard pour se rendre rue Sherbrooke. Nous avons mangé des pâtes, tous les quatre ensemble. « On ne pouvait rien faire de plus. » J'en ai voulu à Maxime de m'avoir dit ça, tout bonnement, comme si nous venions de partir d'une fête où nous aurions laissé nos corps morts. Je lui en voulais d'avoir raison. Comme si nous avions mieux à faire que de continuer de crier. C'est à peu près là que j'ai commencé à me poser moins de questions.

Dans ma chambre m'attendait un colis de ma grand-mère, qui habite sur la Côte Nord. Sur l'étiquette d'expédition, sous mon adresse, elle avait spécifié le contenu : « matériel de travail ». Elle avait confectionné, pour mes amis et moi, des carrés en laine. Des carrés rouges.

C'est d'abord une mosaïque de couleurs chaudes et floues. Ça se précise. Des reflets. La lumière du lampadaire, de l'autre côté de la rue, s'étend-t-elle sur l'asphalte? Elle coule, elle se densifie, puis à mesure que j'émerge de mon demi-sommeil, elle disparaît. Je tourne la tête vers la tuyauterie du pick-up. Un réflexe : je tente de me relever et brusquement, je me cogne la tête sur le silencieux. J'ai le souffle coupé. Sonné, je dépose ma tête lourdement au sol. J'expire d'un bruyant relâchement de mes poumons. Je ne sais pas depuis combien de temps je nage dans ce puits de souvenirs. Des souvenirs si précis que je ne me demande si je ne les ai pas rêvés. Au loin, j'entends des cris, des bouts de slogans aussitôt camouflés par d'autres cris. Au bout de quelques minutes, ça se calme. De loin, je vois des rangées d'ombres escorter certains des manifestants plus haut sur la rue Saint-Denis. De longues files indiennes. Des insultes fusent, proférées d'abord haut et fort, puis avec de moins en moins de conviction.

Dans les voix qui s'estompent se devine une forme de résignation teintée de peur. Je me rappelle les images des jours, des semaines précédentes. Les arrestations massives d'étudiants au centre-ville, nous les avons tous vues de très loin : des vidéos relayées sur le Réseau, des nouvelles dans les journaux, des discours rapportés. De tous ceux que la ville a entraînés dans son repli, qui s'attendait à vivre ces images de si près ce soir?

L'intersection ne semble pas se vider. La foule y est toujours dense. Des ombres tiennent leur poste en arrière-garde, sur Saint-Denis, là où sa dénivellation la conduit vers le centre-ville. Il y a quelques heures, nous étions là. Des bottes martèlent le trottoir à côté de moi, des voix électroniques sortent des hauts-parleurs de radios. Au loin, j'entends des trompettes d'autobus qui s'arrêtent et redémarrent. J'agite les doigts frigorifiés de ma main droite. Je n'ose toujours pas la regarder. Je sens que le sang a séché. Quand j'y pense, soudain, je transpire, les scénarios défilent. Je les chasse aussitôt.

Des lumières défilent et clignotent. À l'intersection, je ne distingue encore qu'une masse compacte et stagnante lorsque je jette un coup d'œil sur ma montre : 00h43. S'est-il vraiment écoulé tant de temps? À la suite de ce qui reste de cris et du bruit des autobus sur leur départ s'installe ici ce qui ressemble à un silence. Bientôt, je n'entends plus rien. Délicatement, je tourne la tête vers la droite. Un peu plus haut, le trottoir est désert, il bifurque et s'étend loin de la rue Sherbrooke. Un arbre et son feuillage dissimulent un lampadaire. À côté, derrière une rambarde de fer, je devine que le bitume descend vers la bouche du stationnement souterrain d'un immeuble (un hôtel? des bureaux?) devant lequel je me trouve. Pas un coin où se cacher dans le noir. Quitte ou double. J'émerge de sous le pick-up. Retiens mon souffle. Le silence autour de moi. Je fonce, enjambe une rambarde, je saute sur la pelouse qui monte vers des

buissons à côté de l'immeuble, je cours en espérant qu'on ne m'ait pas surpris dans ma fuite, les buissons sont en fait de petits arbres au pied desquels je plonge, dans l'ombre de leur feuillage et des fougères qui poussent sur leur plate-bande. J'expire tout l'air retenu. Et j'attends. Je tente un regard vers Sherbrooke. De l'autre côté de la chaussée, la façade d'appartements de luxe brille sous les reflets bleus et roses de gyrophares. Je me retourne, rampe. Et enfin je quitte la bulle de silence. Au loin, je réentends les autobus, l'animation lointaine d'un autre attroupement sans doute plus bas, vers le centre-ville, des appels à se disperser, des avertissements. Mon cœur bat de nouveau, je suis essoufflé d'avoir attendu aussi longtemps, je suis presque content d'être ici.

Après m'être adossé un moment sur le flanc de l'immeuble, je commence à marcher sur la pelouse pour atteindre une rue plus haut. Et je remarque, de l'autre côté, des formes qui ressemblent aux ombres auxquelles je viens d'échapper. Elles patrouillent devant les grandes portes de la station de métro, à côté de baies vitrées derrière lesquelles jaillit une puissante lumière au néon. L'une des formes semble s'être tournée dans ma direction, aussitôt je fourre ma main droite dans ma poche de veste et me cache à nouveau, accroupi dans les fougères. Mais personne ne vient. Au contraire, quelques instants plus tard, il n'y a plus personne devant les portes. Disparues, les formes au loin. La voie est libre. Toujours méfiant, je me relève, marche sur le trottoir, et peu à peu, dans la lumière. Ma montre indique 1h00.

Longeant la rambarde qui me sépare de la rue Berri en contrebas, j'atteins Cherrier et décide de me diriger vers le parc Lafontaine. Mais plus j'avance, moins je suis convaincu du bien-fondé de mon choix. Il se trouve là-bas probablement beaucoup de monde, même en plein milieu de la semaine. Après tout, pour certains, c'est congé.

Je dois me détendre. Paralysé par l'angoisse, je ne peux raisonner clairement. Je veux un endroit tranquille. Dans ce quartier-ci de Montréal, on est si mal desservi par la tranquillité. Je traverse Cherrier. Sur ma droite, le vert des arbres se mêle aux éclats orangés des lampadaires et plonge la rue dans une pénombre menaçante. Un peu plus loin, une ruelle déserte. Bousquet. Dans la ruelle, la petite sirène dessinée à la bombe aérosol m'épie langoureusement sur sa porte de garage, à côté d'une pieuvre. J'ai trop vu de *tentacle porn* pour ne pas savoir quelle sera la suite. À gauche, Bousquet bifurque sur l'avenue de Chateaubriand. Des voitures stationnées de part et d'autre de l'allée, les balcons des HLM les surplombant à gauche; à droite, je devine les arrière-cours aux clôtures verrouillées. Je continue de marcher. Plus loin, un couloir herbeux mène à l'arrière d'une église. Un petit escalier sur pierres mène à la sacristie. Des sans-abris y déposent probablement la nuit leur chariot et leur sac de couchage pour dormir éloignés des regards de tous, sauf de celui de Dieu, dans son arrière-boutique. Cette nuit, personne. Et toujours cette lumière orange qui vient de la rue Berri.

Je m'assieds sur les marches et décide d'examiner ma main droite, restée dans ma poche tout le long du trajet. Je remarque que tout un pan de la manche de ma veste est aussi imbibé de sang, sali par la poussière d'asphalte et la terre. Je me tâte le bras : aucune blessure. Ce n'est pas mon sang. J'essaie de reconstruire la dernière image que j'ai de Maxime. Avait-il le visage intact? Sa tête était-elle seulement tournée vers moi? L'espace d'un instant, je me remémore ce moment, tous ces moments, lorsque j'ai vu la ville se replier sur elle-même, quand j'étais dans les manifestations ou derrière un écran qui les diffusait, j'imagine quelque chose de tranchant, une lame peut-être, glissée dans le corps des manifestations, je tente de

concevoir le débit avec lequel un membre se vide de son sang, avec quelle violence, lorsqu'on se coupe le doigt, une main... Nous avons tous vu, de près ou de loin, les murs policiers du Salon du Plan Nord, les journalistes de CUTV se faire agresser, le congrès de Victoriaville... Nous avons tous su pour les yeux crevés par les bombes lacrymogènes, les membres emplâtrés à la suite d'altercations violentes, les crises d'angoisse et l'agoraphobie éprouvées suite aux manifestations...

D'un mouvement d'humeur, je m'empare de mon appareil. Son écran brisé me nargue. J'essaie à nouveau de l'allumer : rien. Je le frappe dans la paume de la main, ça fait un « clac clac » sonore. Le bouton ne répond toujours pas, il reste enfoncé. J'arrache l'étui et je remarque une fissure au dos, comme la trace d'une pliure. Dans le mince espace, je vois le reflet des circuits. « Tabarnaque! » Je retire la carte SIM avant de crisser l'appareil sur le mur devant moi. Je cogne mon crâne sur le mur de l'église. Je n'ai plus aucun moyen de contacter quiconque. Il y a longtemps que j'ai été si seul.

Maxime était à côté de moi. De cela même je ne suis plus tout à fait certain. J'ai le sentiment d'être déjà loin. Ce sang serait-il celui d'un autre? Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment de la bousculade et celui où je me suis glissé sous le pick-up? Quelques secondes, une minute tout au plus. Et ces manifestants que j'ai bousculés avant de me cacher? L'un d'entre eux était peut-être déjà blessé. Ou l'aurais-je blessé moi-même? Lorsque je suis revenu à moi, le pan de la rue Sherbrooke près du pick-up était presque vide. Avec la rapidité d'un souvenir qui refait surface, j'imagine combien de coups sont donnés sans qu'on en mesure la violence, j'imagine des hémorragies mal contenues, je me demande : combien d'accidents pour chaque attaque planifiée? Je repense au temps que j'ai passé sans connaissance. Trois

quarts d'heure. Et dans l'absence de Maxime, je me dis que trois quarts d'heure, c'est suffisant pour cacher un corps.

Je me lève, retourne sur la rue Berri, marche nerveusement le long de l'église, regarde les vitraux en arc d'ogive défiler à mes côtés. Pour ne pas attirer l'attention, je retire ma veste et retrousse la manche suspecte. Ma main sale est aussi dissimulée. Mais il n'y a personne. Au carrefour suivant, sur la rue Roy, je vois plus loin sur la droite se détacher de la pénombre le sceau d'une compagnie téléphonique. Une cabine vide. Je m'y précipite, m'empare du combiné et compose le numéro de Maxime. Ce que je croyais être son numéro, me dis-je en entendant, à l'autre bout du fil, la voix grave et furibonde d'un anglophone que je viens sûrement de réveiller. Nouvelle tentative. Le résultat n'est pas plus concluant : le numéro est le bon, mais je tombe sur la boîte vocale. Je laisse un message, le sommant de me rappeler le plus vite possible. J'en oublie mon appareil brisé. « Je fais n'importe quoi. »

Pour me calmer, je pense à Julie. L'assurance, l'énergie qu'elle déploie dans le fonctionnement de notre petit groupe de mobilisés, ses manières d'asséner ses convictions dans les débats. Tout cela me grise. Je l'ai connue à son meilleur ces quatre derniers mois. Sa présence me manque. J'empoigne le combiné et lui téléphone. Au bout du fil se produit ce que je redoutais : la sonnerie s'éternise. Je raccroche. Elle n'a sans doute pas son appareil sur elle. Ou elle feint de ne pas l'entendre.

Je reprends finalement le combiné et appelle Darqawi. Il est prompt à répondre.

– T'as pas ton cell'?

– Je l'ai décrissé dans la manif.

– T'aurais pu prendre celui de Max. Il est pas avec toi?

Je ne réponds pas tout de suite. Darqawi ne m'en laisse pas le temps.

– Attends, il s'est pas fait arrêter, toujours?

– Non, dis-je sans m'entendre parler.

– Il paraît qu'il y a quelque chose comme cinq cents personnes arrêtées au coin de Sherbrooke pis Saint-Denis. J'ai un ami qui m'a texté juste avant de partir de la manif'. Il m'a dit que la rumeur courrait que la police voulait en finir une bonne fois pour toute à 'soir. Pis y'ont pas niaisé. Qu'est-ce que t'as vu? T'es-tu correct?

– Darqawi, fais-je en le coupant presque, j'ai besoin de savoir où est Julie. Elle répond pas quand je l'appelle.

– Ç'a tout l'air d'un gars jaloux qui parle.

– Sais-tu où elle est?

– Pourquoi tu la fais pas suivre, tant qu'à ça?

– Câlisse, Darqawi, j'ai pas le temps d'écouter tes niaiseries. Est-ce que tu sais où se trouve Julie, oui ou non?

Un bref silence au bout du fil, je l'entends respirer. J'ai l'impression que rien de ce qu'il pourra me répondre ne me surprendra. Je ne crois pas qu'il sache que Julie me trompe, mais il se doute que notre amour n'est plus ce qu'il était. Je suis étrangement détaché. Comme si j'avais déjà tout arrêté. Et c'est bel et bien ce que j'ai commencé à faire, lorsque deux semaines auparavant, je me suis connecté au Réseau sans m'apercevoir que j'étais identifié sous son profil à elle. J'ai alors découvert une conversation privée avec Maxime, dans laquelle tous deux s'échangeaient des phrases coquines et se confiaient leurs fantasmes intimes. Ce soir-là, elle n'est pas rentrée sur la rue Laurier.

– Elle est chez Lynd, me répond enfin Darqawi. On est tous les deux chez Lynd. Elle a organisé une rencontre avec sa gang de foulards roses.

– Je n'étais pas au courant.

– Julie lui a demandé de pas t'inviter.

Cette fois-ci, le silence vient de moi. J'imagine très bien Maxime avoir coupé court à la manifestation pour retrouver Julie. Avec Julie, là où, naturellement, je ne suis pas. Cette pensée, loin de m'attrister, me rassure.

– Est-ce que Maxime est là aussi?

– Qu'est-c'que tu m'demandes là? Laurent, qu'est-ce qui se passe?

– J'arrive. Je ne t'ai jamais appelé, tu fais comme si de rien n'était.

Je ne lui laisse pas le temps de me répondre. Le minuscule écran de la boîte téléphonique indique 1h20. Sortant de la cabine, je marche rapidement vers le sud. Le lampadaire au-dessus de ma tête grésille, la lumière filtrée par le feuillage mûr d'un genre de frêne. Dissimulée dans l'ombre, la façade de l'église se devine. Je vais du côté opposé, vers la rue Beaudry. Lynd habite un appartement en haut d'un duplex, au nord de la station de métro. Je rêve d'une douche et d'un lit aux couvertures soyeuses. Mais la nuit et la fatigue ne m'accorderont aucun répit.

Julie et moi nous connaissions déjà lorsque j'habitais Saint-Eustache. Ma mère et moi y avions emménagé après que j'ai passé une brève partie de mon enfance sur la Côte Nord, avec ma grand-mère, que la nostalgie du fleuve Saint-Laurent et l'air vicié du sud auraient tuée si elle nous avait suivis. Julie, elle, n'avait connu que la banlieue. Classe moyenne, vie typique de

famille nord-américaine : Saint-Eustache, capitale des Patriotes et de la Civic montée, royaume du party de sous-sol et des permis de conduire dès l'âge de seize ans, nouveaux développements sous-développés essaimant dangereusement vers Mirabel. Nous étions à la même école au secondaire, mais n'étions guère proches. Nous avions des amis communs, dont Darqawi.

Nous nous étions retrouvés à l'université, en 2010. Elle m'avait reconnu. Dès l'automne, au troisième ou quatrième cours. Elle m'avait abordé comme on aborde une lointaine connaissance dans un groupe d'inconnus et dont on brode le très fin tissu de relation pour éviter la solitude, au prix, peut-être, d'un léger malaise. J'avais le vague souvenir de l'avoir croisée à l'école, échangé des banalités quand nous nous retrouvions avec nos amis, disparus. Une fille à l'éducation exemplaire, née d'un heureux alignement des astres. À la pause du cours, nous avons discuté de nos vies passées. Elle avait cette sorte d'assurance dans la voix qui m'incitait à avoir confiance en elle, et en moi. Une agréable connivence s'était installée. Nous avons pris le chemin de la rue Laurier sitôt le cours terminé. D'un geste un peu trop enthousiaste, j'avais tendu ma carte d'assurance-maladie à l'employé de la SAQ. Une bouteille de vin en main, nous avons regagné l'appartement, où j'ai constaté avec soulagement l'absence de Darqawi. Julie me déverrouillait les portes de son univers, je lui ouvrais les miennes, des années entières avaient défilé en l'espace de quelques heures. Ce soir-là, Julie avait passé sa première nuit à Montréal. Elle allait en passer une autre et une autre ensuite. Bientôt, je retrouverais des jupes et des sous-vêtements pas très bien assortis aux miens dans le linge que j'allais porter à la buanderie. Elle habitait toujours Saint-Eustache. Toutes les semaines, d'un bord et de l'autre de la rivière des Mille-Îles et la rivière des Prairies, elle

naviguait.

La rue Laurier était devenu son pied-à-terre. Elle venait y dormir trop souvent au goût de Darqawi; lorsqu'il chialait trop, je lui rappelais le nombre de conquêtes qu'il avait accumulées depuis notre déménagement. Souvent, à court d'arguments, il m'envoyait un « Ah pis va donc chier » bien senti avant de me défier à Super Smash Bros. Julie s'en moquait bien. À vrai dire, elle ne restait pas aussi souvent que Darqawi le laissait entendre, et pas autant que je ne l'aurais voulu. Après les cours, elle fonçait à la bibliothèque nationale pour étudier ou achever la rédaction de travaux et décidait, selon son humeur, de retourner à Saint-Eustache ou de me rejoindre.

Un jour d'hiver, le vent grondait sous la neige. « Tu sais, m'avait-elle dit, je ne ferais pas une bonne aventurière. » Ce dernier mot m'avait surpris. « Je laisse un peu de moi partout où je vais. Ça m'aide à me retrouver. Je voudrais pas me réveiller un matin et m'apercevoir que je n'appartiens pas à l'endroit où je suis. » Elle affectait parfois de ces manières de parler. Elle ponctuait ses phrases de pauses à peine perceptibles au cours desquelles elle réfléchissait. Comme si elle parlait plusieurs langues et qu'elle devait se rappeler laquelle, dans l'instant, elle utilisait.

– À Saint-Eustache, j'ai mon enfance. À Lac-Saguay, j'ai le chalet de mes parents. Mes souvenirs. À l'université, je sais que j'ai un avenir.

– Et sur la rue Laurier?

– Sur la rue Laurier, il y a toi.

Nous n'étions pas allés en cours ce jour-là. La tempête nous paraissait trop forte.

À l'université, nous nous étions liés d'amitié avec Lynd, la Torontoise exilée. Elle avait

appris le français en un tournemain. Julie et elle se retrouvaient souvent à la bibliothèque nationale. Je savais, pour ce que Julie m'en disait, qu'elles échangeaient plus souvent sur leurs vies respectives qu'elles ne parlaient de travaux. Lynd est un peu plus âgée que nous. Elle a élu domicile à Montréal avec un camarade dont je ne me rappelle plus du nom. Elle portait souvent, comme encore aujourd'hui, un foulard rose qui couvrait le frêle duvet de ses cheveux coupés courts. Lorsque je me greffais au groupe qu'elles formaient, je surprénais des fragments de conversations, des détails parfois très personnels. Elles négligeaient de s'éloigner pour discuter. De ces conversations, je retenais, à la longue, quelques mots. « Toronto ». « Dépenses ». « Manifestations ». « Militaire ».

J'avais toujours été plus assidu dans mes lectures dirigées qu'elles, même avant qu'on ne commence à deviner les premières tensions entre les murs de l'université. Un soir qu'elle rentrait de la bibliothèque, Julie m'avait mis entre les mains un livre d'Angela Davis et m'en avait parlé pendant de longues minutes. Ç'avait été la première soirée d'une longue série. Elle faisait mon éducation hors des murs. Elle ne rentrait plus en banlieue que lorsque le tumulte de Montréal aboyait trop à ses oreilles. Bientôt, elle n'empruntait plus les livres, elle les achetait et allait en garnir ses bibliothèques, chez elle. Certains siégeaient en résidence temporaire sur mes propres étagères. Davis, Butler, Fanon. J'y jetais parfois un œil. Des noms que je comparais à ceux d'autres intellectuels dont mes camarades se réclamaient. Julie me parlait de ceux-là aussi. J'avais même noté certains passages des premières pages de *L'homme révolté* de Camus dans un carnet. Mais d'un autre côté, je n'avais pas la prétention du révolutionnaire autoproclamé, comme Darqawi. Il me disait : « J'ai hâte de vous voir, vous, crisser vos livres dans la face des policiers, si jamais ça pète. » Je ne pense pas qu'il fallait s'attendre à moins de

la part d'un lecteur de Vallières.

Julie ne voulait pas venir à la manifestation de ce soir. Elle avait peur que ça se gâte, comme samedi dernier, le 19 mai. On avait dressé une barricade au coin des rues Saint-Denis et Ontario. Elle y était, m'avait dit que la chaleur et les mouvements de la foule l'avaient empêchée de penser, que suivant cette sensation de perte de contrôle, elle avait été prise d'un vertige intolérable. Maxime manifestait avec elle, il l'avait soutenue, l'avait éloignée du fourmillement de la masse. Comment s'étaient-ils soustraits au regard des policiers, je l'ignore, mais à leur retour sur la rue Laurier, Julie et lui semblaient singulièrement ébranlés. Elle en avait perdu le sommeil.

Ce soir-là, Maxime était parti presque aussitôt. Sur son visage s'était imprimé un air soucieux, ses yeux embrumés regardaient ailleurs. Il paraissait affligé des mêmes pensées qu'au retour de la débandade de Victoriaville, au début du mois. « Le regard de ta blonde, Laurent, quand elle a vu les cocktails Molotov voler... Elle a figé là, j'te jure. J'ai déjà vu ça. Je m'étais promis de plus jamais avoir à faire face à ça. » À Victoriaville, en fuyant sous les balles en caoutchouc que tiraient les policiers dans la foule qui courait à travers champ, Maxime avait trébuché sur une fille paralysée par la peur. Il se le rappelait trop bien : elle avait le teint livide, comme en transe, et ses membres tremblaient sous l'effet traumatique des bombes et des échauffourées. Il l'avait exhortée à fuir, mais lorsqu'il s'était aperçu qu'elle ne répondait à aucun de ses cris, il l'avait prise dans ses bras et l'avait cachée dans un immense bac de recyclage vide, dans une rue résidentielle investie par la foule dispersée. Il lui avait ordonné de ne sortir que lorsqu'elle n'entendrait plus rien. Il ne l'avait jamais revue.

Le lendemain, il était question de nous rendre à une autre manifestation de soir. À Saint-Eustache. Julie avait participé à son organisation, elle était entrée en contact avec des étudiants lésés de Lionel-Groulx, des professeurs, des parents, via le Réseau. Elle s'était démenée, et le traumatisme de la veille n'allait pas l'empêcher de s'y rendre. Pour la première fois depuis le début du mouvement, je ne l'avais pas soutenue. Ni Darqawi, dont le tempérament s'accorde pourtant bien à l'effervescence d'une foule gargarisée. Essayer de mobiliser des gens en banlieue représentait à mes yeux une perte de temps. Nous avons passé la journée à nous disputer. Je tentais de lui faire comprendre que la banlieue était une cause perdue. Elle me reprochait de jouer le jeu du mononcle cynique, drettiste avant l'heure. Je préférais consacrer mon temps à des actions dont les résultats seraient assurés : j'écrivais dans Fermaille, je m'informais au sujet des négociations qui avaient lieu entre Jean, Line, Gabriel, Léo et Martine, je participais au piquetage. Saint-Eustache représentait à mes yeux une occasion formidable de perdre la face. Nous n'aurions aucune visibilité, me disais-je. Les journaux locaux, lorsqu'ils traitaient du mouvement, ne donnaient la voix qu'à la direction de Lionel-Groulx et aux plaignants. Les médias, au nord de la rivière des Mille-Îles, étaient responsables de nier l'existence de notre mouvement, et ne rendaient compte que de deux choses : les dépôts de demandes d'injonctions et la force des effectifs policiers déployés lors du conflit. Leur rhétorique était celle du compte à rebours avant que la session d'étude ne soit irrécupérable. La carte jouée, celle de l'inquiétude et de la panique face à l'éventualité d'une situation irréversible. Alors une manifestation... J'avais servi ma soupe à Julie qui s'était efforcée de garder son calme. Elle soutenait que mes arguments n'étaient nourris que par une animosité injustifiable à l'égard de la banlieue.

– Tu prends ça trop personnel, m'avait-elle dit. Est-ce que tu imagines ce que ça peut représenter, une action à l'extérieur de Montréal? Dans une ville où on n'imagine pas que ça se produirait! Et ça vient de nous, en plus, des gens de chez eux. Ce sont nos voisins, nos amis d'enfance, les parents de nos amis d'enfance.

– Viens pas te plaindre si tu reviens bredouille. Ces gens-là, ils en ont rien à câlisser de nos revendications.

Ç'avait été la goutte de trop.

– T'es pathétique, m'avait-elle sèchement répondu. Tu fais juste creuser l'écart entre eux pis nous. Toi, si t'en avais, tu serais prêt à te sacrer les boules à l'air pour TON mouvement.

Sa réaction, sans équivoque : prendre son sac et sortir de l'appartement, sans un mot. Je ne l'avais pas retenue.

Ce soir-là, sur la rue Saint-Louis, dans les dernières minutes de l'heure de pointe, un automobiliste passant devant l'église de Saint-Eustache aurait vu un regroupement de 300 à 350 jeunes brandissant pancartes et casseroles, enfourchant des vélos ou debout sur des skates, scandant des slogans ou incitant à klaxonner. Si sa curiosité avait été assez forte, cet automobiliste se serait stationné face à la rivière des Mille-Îles, derrière l'église, et aurait rejoint le cortège juste au moment où ce dernier se mettait en branle pour arpenter la rue Saint-Eustache, traversant toute la vieille-ville. Il aurait goûté à cette ambiance festive, recelant chaleur, complicité et solidarité. Il l'aurait ressentie, fût-il étudiant ou pas. Que se passe-t-il, où allons-nous, avez-vous une casserole en plus, aurait-il pu demander. Tout en marchant, il n'aurait pas remarqué le ciel bas et la lumière crépusculaire, se déposant sur les façades de

maisons centenaires, contraster mystérieusement avec les teintes de gris menaçantes du cumulonimbus au-dessus de sa tête. Passant devant le manoir Globensky et le moulin Légaré, il aurait bifurqué à droite avec le cortège sur la rue Dorion. À ce moment seulement peut-être aurait-il repéré la voiture de police escorter la manifestation à sa tête, gyrophares allumés, roulant à la même vitesse que les marcheurs. Plus loin, il aurait été témoin du premier des deux spectacles qui allaient consolider l'image de cette manifestation dans ses souvenirs : le boulevard Arthur-Sauvé désert. Cette artère centrale qu'il avait l'habitude de conspuer pour son trafic et secrètement pour sa laideur, ce long prétexte à une parade commerciale, fait de chaînes de magasins, de locaux aux loyers exorbitants, soudainement libéré de son achalandage de tuyaux d'échappement. Il l'aurait investi, avec les jeunes, marchant au beau milieu. Peut-être aurait-il été fier. Soudain, une goutte, une deuxième, une énième, de plus en plus lourdes, auraient marqué le début du deuxième spectacle : la pluie torrentielle. Il l'aurait vue s'abattre sur la chaussée comme autant de petites pierres s'écrasant puis s'envolant comme une poussière de cristal, il aurait vu les t-shirts, les gilets trempés, les chemises arrachées des dos et brandies en l'air comme des lassos. Il aurait entendu le cri unanime de la foule, un « woh! » jovial scandé d'une même voix, à laquelle il aurait joint la sienne. Mais surtout, il aurait écouté l'orage faire croire aux manifestants à la possibilité d'un monde où on leur donnerait raison. Il aurait entendu s'exclamer un jeune homme, Maxime, et celle qu'il aurait prise pour sa blonde, Julie : « Même l'orage crie à l'injustice! » Alors, contaminé par l'euphorie généralisée, le zygomatique heureux, il aurait déployé les bras tout en marchant, aurait levé la tête tout en fermant les yeux, aurait accueilli la pluie, de même que le sentiment d'échapper aux contraintes de son corps et de sa pensée, dans une rue, une ville aussi improbables que

celles-ci.

Et j'étais absent.

Il est vingt minutes avant deux heures lorsque l'immeuble m'apparaît, formant le coin de rue. Entre deux lampadaires, deux yeux d'un visage émacié, lacéré d'un trait de câble. La porte déverrouillée depuis le trottoir donne sur un escalier. Je monte. Je ne suis allé chez Lynd qu'une seule fois, le mois dernier. C'est un appartement plutôt grand, au vestibule étroit donnant sur deux chambres fermées, et s'ouvrant sur le salon. Plusieurs personnes que je n'avais jamais vues avant étaient assises sur le plancher et sur des chaises. Elles décoraient de grands cartons roses d'images qu'un autre que moi aurait jugé provocatrices : des vagins aux lèvres flamboyantes, des paires de seins bombés et tatoués de symboles anarchistes, la caricature d'une tour érigée comme un gigantesque phallus, du foutre surgissant du gland tel un feu d'artifice; des slogans tels que « Police partout, jouissance nulle part! » ou « On est pas belles, on est rebelles! » ornaient des banderoles en préparation. Toute une série d'accessoires festifs s'amoncelaient sur le plancher : plumeaux érotiques rouges, blancs et roses, chapeaux pointus, caches-sexes à l'extrémité desquels trônait un pompon, des maracas et des tambourins embellis d'autres emblèmes d'une intimité éclatée. Je m'étais greffé au groupe. Certains parlaient anglais et j'avais compris qu'il s'agissait pour la plupart d'amis de Lynd qui arrivaient de Toronto. Dans un coin du salon, près du couloir donnant sur la cuisine, on avait amassé des sacs de voyage et des matelas dégonflés.

En haut des escaliers, je cherche immédiatement Julie des yeux, parmi les personnes qui s'entassaient dans le vestibule ou dans le chambranle de la chambre de droite. Tous

discutent, un verre à la main. J'entends des bribes de conversation. Quelqu'un raconte le déroulement de la manifestation de cette nuit, avant qu'il ne la quitte aux abords de l'avenue du Mont-Royal, bien avant que l'ombre des policiers ne renverse la ville entière sur la foule. Un autre, je crois, déconstruit la loi 78 point par point. Dans un coin, on parle de potins d'amour, de *one night* ayant mal tourné. Julie n'est nulle part. Je m'enfonce plus loin dans l'appartement. Je prends bien soin de dissimuler la manche de ma veste imbibée de sang, de même que ma main droite. Dans le salon, ce sont autant de petits conciliabules qui se font des messes basses, dont je n'entends rien. Une chaîne stéréo crache la voix, rêche sur mes tympans, d'un Johnny Rotten répétant à l'envi que sa chanson n'est pas une chanson d'amour. Ils sont peut-être une vingtaine dans le salon dont je détaille les visages afin de déceler les traits de ma blonde.

Qu'est-ce qui se passe ici? Est-ce une rencontre ou un party?

Une main m'agrippe par surprise. Je n'ai pas aussitôt le temps de réagir que le corps ouvre la porte de la deuxième chambre pour m'y entraîner, la referme et allume la lumière. Devant moi s'éclaircit le regard furieux de Lynd.

– Tu ne devrais pas être ici.

Voilà autre chose. Depuis deux heures, j'ai le sentiment d'être étranger à tout ce qui se passe, maintenant, je suis de trop dans le seul endroit où il me semble chercher enfin, avec un objectif en tête. Mais je ne suis pas surpris outre-mesure. Lynd et moi n'avons jamais vraiment été amis.

– Où est Julie?

– Elle est pas ici.

– Darqawi m'a dit qu'elle était invitée à ta petite fête.

– Darqawi s'est trompé.

– Ostie que tu mens mal.

– Sors d'ici.

Elle esquisse un mouvement du bras pour m'empoigner à nouveau. Je recule.

– Tabarnaque, Lynd, on peut-tu jouer franc jeu, juste ce soir? Je sais que Julie est ici, pis ce que j'ai à y demander, ça te concerne pas.

Je n'inspire aucune sympathie à Lynd. Elle n'en témoigne pas davantage à Maxime. Elle s'est toujours méfiée de lui. Je n'ai jamais su pourquoi. Pourtant, je n'ai jamais eu le sentiment qu'ils étaient en mauvais termes. Elle ne l'a jamais pris au sérieux. Il faut dire que malgré son tact, Maxime se rend parfois coupable d'excès de confiance en lui-même, et Lynd ne pardonne pas ce genre d'attitude. Je doute qu'elle puisse ou veuille même m'aider. Julie connaît mieux Maxime qu'elle, de toute façon.

– Je sors pas d'ici tant que tu m'as pas dit où est Julie. Je veux juste lui parler.

Je m'approche d'elle et fronce les sourcils. Elle ne se laisse pas intimider et soutient mon regard pendant quelques secondes. Puis, elle pousse un soupir et me demande de la suivre. Nous sortons de la chambre et nous dirigeons vers le fond de la pièce, empruntons le couloir menant à la cuisine. Devant l'évier, un autre groupuscule de cinq étudiants est engagé dans une discussion animée. Ils ont tous des bouteilles de bière à la main. Darqawi est là, il ne me remarque pas tout de suite. J'aperçois Julie devant lui. Elle est dos à moi. Je la devine derrière sa cascade de cheveux bruns qui lui frôlent les omoplates, je la devine à ce chandail moulant noir qu'elle porte souvent depuis quelque temps, à sa main insérée dans la poche arrière de son pantalon, le pouce dehors.

J'arrive au beau milieu d'une analyse qu'elle fait des événements de la soirée, qu'elle a sans doute suivis sur le Réseau. « Je crois qu'il faut vraiment être naïf pour ne pas comprendre que cette armada qui a arrêté tout ce monde sur la rue Sherbrooke et dans toutes les manifestations de nuit depuis des jours et des jours... (Je pense qu'elle veut en rester là, mais elle reprend tout de suite.) Je crois qu'il faut vraiment être naïf pour ne pas comprendre ça comme une manière de légitimer la place du gouvernement. Il utilise la lutte pour faire taire le ras-de-bol. Il pointe le doigt sur la violence et monsieur-madame-tout-l'monde chante avec lui, mais de quelle violence on parle, au juste? Moi, je crois que notre violence, nos vitrines cassées, notre *guérilla rhétorique* (elle appuie sur ces deux mots), c'est peu quand on regarde la convergence des intérêts privés en lieux hauts placés et qui paralyse le contrat social. Évidemment, c'est trop subtil. La population ne va pas penser aux coûts supplémentaires que le déploiement de la police va exiger, et que le gouvernement va puiser à même leurs poches. Les gens, il leur faut un *show*. Alors c'est exactement ce que Québec fait : il fait Occupation Double édition Lundi de la matraque. Le gouvernement veut pas nous entendre dire autre chose que "boycott", il veut pas nous voir faire autre chose qu'étudier pour notre avenir, à plus forte raison si notre avenir est aussi celui du marché. De la marchandisation. Du capitalisme. (Je me fraie une place dans le cercle de la discussion, Lynd à ma suite. Julie est tellement captivée qu'elle ne remarque pas ma présence.) Parce qu'on en a pas encore parlé, de ça, du capitalisme. Le gouvernement, ce qu'il veut faire, c'est prouver que la machine tourne toujours. Qu'en bousculant l'ordre et le précieux horaire scolaire, on trahit la société. *Time is money* en ostie dans sa tête à lui. Pis dans la tête de tous les autres *contribuables* (nouvel appui). Faque, il tape. Pis la matraque est d'accord avec lui. Le roi est en ville, tout le monde est content qu'il

sorte pour la fête des fous. Faudrait surtout pas se mettre à douter de son règne, que se dit l'opinion publique. Elle est enfin rassurée. Ça se fait sans trop de sang. Juste un peu. Parce que c'est légitime. C'est consensuel. (Un temps. Elle boit une gorgée de sa bière.) Notre responsabilité à nous, c'est d'aller chercher ailleurs, faire comprendre à la population que tout le monde est concerné. Par des moyens détournés. Une réponse franche. Parce que si on cède, Darqawi, tu sais ce que ça fait de nous, tout ça? Des *victimes acceptables*. »

Darqawi lève la main comme pour marquer une pause, le temps de finir sa bouteille. « J'ai jamais dit que j'étais pas d'accord avec toi, Julie. Je pense seulement que le problème est encore plus profond. Le problème, c'est qu'on a tous de la graine de pacifiste. Tout l'monde dans c'te crise de pays-là en a. Pis ça m'écœure. J'ai jamais eu autant la chienne que c't'après-midi-là, quand j'me suis retrouvé devant le Palais des congrès. C'est pas normal. Les gens ne veulent pas risquer de se faire marcher dessus pour leurs idéaux. Dès que c'est sur la table, on crie à la glorification du martyr, comme quoi ça serait pas louable, comme quoi on programmerait délibérément notre défaite pour avoir le loisir de se plaindre, en bon petit peuple conquis. Personne icitte assume ses morts. (Le mot me fait frémir. Je fais un geste imperceptible pour intervenir, mais il ne m'en laisse pas le temps.) Julie, tu veux que j'te dise, ce que ça prendrait? Une bonne guerre. Mais pas ailleurs. Icitte. Une guerre d'envergure. Genre, *fuck* Dollard-des-Ormeaux, esti. Qu'on sache enfin ce que ça veut dire, le désespoir absolu, au point de plus reculer. Ressentir le *degré zéro* de la peur. Mais on vit pas sur un territoire *fit* pour la guerre. Regarde-moi ça, toi, la belle bande de fêlés qu'on est. Apathiques. (Un temps. Un frisson parcourt le cercle.) Quoi? Capotez pas, là. J'dis pas qu'il faut poser des bombes. Les fanatiques de la violence valent pas d'la marde. Par contre, quand tu sais que tu

vis sur une terre cicatrisée, ça t'engage à être *humble*. Quand tu sais porter tes morts, tu comprends l'importance d'être en lutte. Vivre, esti. Icitte, le seul sang versé, il irrigue le sol de forêts ancestrales. Pis qu'est-ce qu'on fait avec ces forêts-là? On les vole aux Amérindiens pis on invite l'Alberta à venir chier dessus! On oublie, parce que, tiens, c'est plus facile, oublier. La seule mémoire qu'a l'argent, c'est celle des capitaux bien investis. On nous dit d'être pacifiques, de pas heurter la morale pis les mœurs bien-pensantes. Pis le mépris, c'est pas de la violence, p't'être? Oui, ça en est, pis c'est même pire que ça, c'est une condamnation à subir le cycle perpétuel de se faire chier dessus par des gens qui comprennent pas la légitimité de notre révolte. (La tentation de débattre est forte, malgré l'urgence. Quelque chose me retient de réagir. Je veux être seul avec Julie, mais Darqawi a une énergie difficile à calmer.) On peut pas attendre que les vieux crèvent pour qu'il reste juste du monde d'accord avec nous. Faut les amener à être d'accord avec nous. Pis être méchant. *Fuck* la tendresse, *fuck* le protocole, l'heure est à l'émotionnel. Rendre les gens en colère. Pour tasser des monstres, faut se comporter comme des monstres... (Là-dessus, il m'aperçoit enfin et remarque mon air grave.) Heille, arrête de faire c'te tête-là, Laurent, je sais que tu penses comme moi. À quelle phrase t'as applaudi en assemblée générale, hein? Maxime, quelle phrase il avait dite? »

Tout le monde se tourne vers moi, Julie comprise, qui tente de dissimuler l'effarement qui traverse son visage. *This is not a love song. This is. Not a love song. This is not a love. Song.* Je croise son regard en refusant la bière que Darqawi me tend.

– Quand ton ennemi te sert juste des miettes à bouffer, trouve le moyen de savourer son agonie.

L'inconfort est palpable. Pendant quelques secondes, personne ne dit plus rien. Lynd

baragouine en anglais aux autres étudiants que je connais pas et leur fait signe de la suivre. De mon côté, je fais comprendre à Darqawi d'un mouvement de tête qu'il n'a pas intérêt à se trouver dans la cuisine en ce moment. Il faut une minute encore pour que Julie et moi nous trouvions tout à fait seuls, avec Johnny Rotten qui nous chante maintenant la mort du disco. Je m'adosse au comptoir, devant elle qui, comme Lynd tout à l'heure, ne s'en laisse pas imposer.

– Dis-moi que tu sais où est Maxime.

– Alors, c'est comme ça que ça va se passer? Tu vas tout de suite faire des conclusions hâtives, sans me demander mon avis?

Je lui montre ma main pleine de sang séché et la manche de ma veste. « Julie, Maxime a disparu. »

Elle reste interdite un moment, puis elle examine attentivement la manche, comme pour combattre l'évidence. Un dernier coup d'œil à ma main suffit à lui faire comprendre ce que je pense. Elle fait mine de réprimer un haut-le-cœur, prend une longue respiration, garde le contrôle. À sa demande, je récapitule les événements des deux dernières heures. Saint-Denis bloquée au nord du quartier latin. Maxime et moi qui nous tenons les coudes serrés. Les appels à se disperser. L'affolement qui a précédé la bousculade. La bousculade. Perdue, la main de Maxime. Perdu, le contact avec Maxime. La sensation du danger imminent. Le pick-up. L'appel infructueux sur son appareil. J'ai l'impression de m'épuiser aux détails. Elle émet la possibilité que je me trompe, je lui réponds brusquement que je l'ai déjà explorée. Que mes souvenirs embrouillés par la précipitation des événements et la fatigue sont tout entiers drapés d'incertitude.

Elle s'empare de son appareil et l'appelle à son tour. J'entends la sonnerie qui stridule

bruyamment depuis le haut-parleur. Les secondes s'étirent. À nouveau, la boîte vocale. Elle laisse un message pareil au mien.

Nous nous connectons au Réseau sur son appareil. Des pages ont été relayées par dizaines sur les babillards, les profils. Des titres, des manchettes, qui ne font que confirmer le chiffre avancé plus tôt par Darqawi. Des résumés de la marche dont je n'ai pas besoin : j'étais là. L'écran éclaire le visage de Julie d'une lumière blanche teintée de bleu. Elle cherche des informations sur l'issue de la manifestation. Pendant un moment, nous regardons des photos, visionnons des vidéos. N'importe quoi qui viendrait confirmer mes suppositions. Elle consulte des pages de nouvelles qui défilent au compte-goutte. Son réflexe est de vérifier si des manifestants arrêtés ont été transportés à l'hôpital. Rien. Une méfiance sourde me persuade que la vérité ne se trouve pas sur le Réseau. Je pense à la quantité d'appareils dans le salon que j'aurais pu emprunter tout à l'heure, en pénétrant dans l'appartement, pour faire comme elle. Je pense à l'effet qu'une rumeur pourrait entraîner, traçant son chemin entre les mailles du nuage informatique comme une traînée de poudre, prête à exploser. Je pense à ce flux d'informations qui ne décélère pas. Combien il est facile de le manipuler. Comment le moindre indice sur cette mort éclipserait le mouvement tout entier. Je pense à tout cela, dans cette cuisine, cette vingt-troisième nuit du mois de mai, tandis que l'œil à l'affût devant l'abondance des images, je guette l'annonce fatidique comme si c'était moi, le coupable. Je remarque alors que Julie s'apprête à publier un avis de recherche sur son profil en ligne. « Recherche ami. Peut-être mort. » Les mots se brouillent. Je lui arrache l'appareil des mains et le jette sur le comptoir.

– Laurent, câlisse, qu'est-ce que tu fais?!

– Tu comprends pas ce qui est en jeu en ce moment? Est-ce que tu comprends ce qui

est en jeu, oui ou non? Si ça s'ébruite, on va perdre le contrôle. On ne peut pas *inventer* un mort!

– Woh, minute. Qui parle d'inventer? Je veux juste savoir si quelqu'un l'a vu...

– Tu parles. Si tu écris qu'on le croit mort, le Réseau tout entier va s'enflammer, les médias vont s'emparer de la rumeur. Je te dis qu'on peut pas se fier à autre chose que ce qu'on a. As-tu pensé aux conséquences? La seule preuve qu'on ait, c'est ce sang. Et une intuition. Il faut avoir la certitude que Maxime est vivant. Lâche ton écran et regarde ce qu'il y a en face de toi! dis-je en haussant le ton et lui remettant ma main sous les yeux.

– OK, tu veux jouer avec tes propres règles? Allons-y. Peux-tu me dire comment on peut être sûr que c'est bien de lui dont il est question? On ne sait même pas à qui il appartient, ce sang!

– C'est pour ça que je suis ici, Julie. Trois mois et demi qu'on connaît Maxime et tu es la seule personne à le connaître un peu plus que la moyenne du monde, ici. Tu dois sûrement avoir une idée d'où il peut être. Quels sont ses endroits préférés, où il va quand il a besoin...

– Qu'est-ce qui te fait croire ça? me coupe-t-elle. Je veux t'entendre le dire.

Je la savais tenace, je ne la connaissais pas vicieuse. Je pourrais lui dire ce qu'elle veut entendre : que je sais qu'elle me trompe avec Maxime. Mais que je sois incapable moi-même de savoir où il pourrait se trouver à l'heure actuelle me trouble davantage. Sur le chemin, en direction de l'appartement de Lynd, je me suis aperçu que je ne connaissais pas mon ami. Je me suis souvenu de cette fois où j'avais voulu consulter son profil sur le Réseau, pour une raison que j'ai oubliée, elle aussi, comme le nom du colocataire de Lynd, les noms de mes anciens amis de Saint-Eustache, et les raisons du naufrage de mon amour pour Julie. Contre

mon habitude, j'avais été curieux de le fouiller et je m'étais vite rendu compte qu'il était de ces profils que l'on ne met pas souvent à jour : quelques photos, des liens hypertextes vers des nouvelles en ligne... L'espace consacré à la biographie : vide. Une liste de contacts étrangement dépouillée. Y figuraient sans surprise des noms que je connaissais. Ceux d'autres étudiants que j'avais rencontré une ou deux fois, à l'université. Certains que je me souvenais avoir entendus en assemblée générale de reconduction de grève. Personne qui paraissait de sa famille. En avait-il seulement une? J'avais essayé de fouiller plus en profondeur, mais ce profil n'avait rien de plus à offrir. Je me rappelle avoir trouvé la chose curieuse. J'avais imaginé, hypothèse farfelue, que ce profil pouvait même être factice.

Je sens que je défaille. L'adrénaline chute à nouveau. Je fais face au comptoir, repère la cafetière et me prépare un café. L'eau s'écoule lentement du filtre jusque dans la tasse. Je sens la fatigue me tenailler avec de plus en plus d'ardeur lorsque Julie s'approche de moi.

– Je sais qu'il va souvent à l'église. Une bien particulière, sur Parthenais, pas trop loin d'ici.

Je lui lance un regard incrédule.

– Maxime, croyant?

– Il y va pas pour prier ou pour aller à la confesse. Le prêtre est un de ses amis. C'est le seul en dehors de notre groupe dont il m'ait jamais parlé.

Le gargouillis de la cafetière redouble d'intensité tandis que je regarde la noirceur liquide de la tasse. Cette fois-ci, je n'ai pas le choix de lui faire confiance. Pour la première fois depuis que nous sommes seuls, je perçois un tremblement dans sa voix, une inquiétude sincère. Sans avoir eu besoin d'en parler, nous nous sommes compris : elle m'accompagne.

J'agite les doigts de ma main droite sur la mélamine et je pousse un long soupir. Un escalier extérieur, à l'autre bout de la cuisine, donne sur une cour arrière reliée à la rue. Je demande à Julie de m'y rejoindre. « Le temps de me laver un peu. »

J'entre dans la salle de bain, néglige de mettre le loquet. Dans le lavabo, je me savonne les mains. Ces mains dont le rouge se dilue lentement sous l'eau. Aucune image, aucun capteur d'appareil ne peut reproduire la texture de la peur qu'elles m'inspirent lorsque j'y pense. Ni le soulagement que le beige retrouvé de ma peau soulève en moi. L'eau se teint d'une couleur cramoisie tirant sur le brun. Des plaques de sang séché collent aux parois. Je les chasse et je nettoie à l'aide d'une éponge. Je m'observe dans le miroir et m'asperge le visage d'eau, je frotte mes joues et mon front, longtemps. Alors que j'achève de me sécher à la serviette, Lynd ouvre la porte et nous enferme dans la salle de bain.

– Ça va? Vous avez bien parlé?

Julie m'avait déjà parlé de l'ironie cinglante dont elle était capable. Une ironie qui, pour pouvoir maintenant en témoigner, tient moins dans le choix des mots que dans le ton qu'elle adopte pour les lancer. Son visage a les traits durs que raffermir un sentiment d'inimitié longtemps nourri.

– Laisse-moi tranquille, Lynd. J'ai rien à te dire.

– Où est Maxime?

Est-elle inquiète de son absence, ou sait-elle pour Julie et lui? Aucune des options ne m'intéresse.

– Je sais pas où il est.

– Ça t'intéresse pas de savoir où il peut être? Et ce qu'il fait avec Julie?

– Écoute, Lynd. Je te rassure, t'auras pas à trahir la confiance de Julie : je sais déjà qu'elle me trompe. Alors à moins que t'aies une autre révélation à me faire, je te conseille de me laisser tranquille.

– Heille, ç'a l'air de te faire de quoi, répond-t-elle, ironique. Tu peux-tu avoir l'air plus indifférent?

Je ne m'attendais à rien d'autre de sa part. Ce qui explique peut-être pourquoi je ne parviens pas à me sentir insulté. Son regard est lourd de reproches. Je remarque la courbe que la lumière blanche au-dessus du miroir dessine sur sa joue gauche. On jurerait un masque brisé.

Elle extirpe d'une poche de sa veste en cuir un paquet de cigarettes et un briquet. L'odeur de tabac ne tarde pas à embaumer l'air. Elle s'adosse à la porte et observe son reflet d'un air las. Elle ne semble pas vouloir me laisser partir.

– Elle l'aime pas, tu sais.

– Julie fait ce qu'elle veut. Ça la regarde astheure, dis-je. Elle a toujours aimé défier le monde. J'ai jamais fait exception.

– Elle trouve qu'il comprend pas assez bien ses motivations à s'opposer à la hausse des frais de scolarité, continue-t-elle, comme si elle ne m'avait pas entendu. Pourtant, il roule clairement pas sur l'or, lui non plus. Ce qui la gosse le plus, c'est qu'il se prenne pour son grand frère. Il la surveille quand ils manifestent ensemble. Elle le trouve trop sympathique avec la police. Trop compréhensif.

Cette ouverture m'étonne. Pourquoi me dit-elle tout ça? Je devine à son ton qu'elle ne cherche pas à me rassurer. Non, elle monologue, comme égarée dans ses pensées. Derrière

elle, le plancher craque sous les pas de fêtards qui vont et viennent dans le couloir, entre le salon et la cuisine. Le bruit s'arrête, puis recommence, en sens inverse. Personne ne cogne à la porte. Je me dis qu'il ne faut pas oublier de récupérer la tasse de café avant de partir. Mais la voix de Lynd, suspendue, laisse présager une suite.

– Trop compréhensif? je demande.

– Elle l'a suivi, une fois. Elle l'a vu à la bibliothèque, de loin, alors qu'il lui avait dit qu'il assistait à une assemblée générale. Elle s'est ramassée dans le coin de la station Saint-Michel. Maxime était rentré dans un taxi, à côté d'un passager qui l'attendait. C'est ce qu'elle a cru, parce que le taxi est parti, puis est revenu quelques minutes après, avec seulement Maxime à son bord.

Elle tire une bouffée de sa cigarette. Plus je l'écoute parler, plus je persiste à croire qu'elle a tout à fait oublié ma présence. Elle observe son visage le miroir avec une rare attention.

– Qu'est-ce que c'est drôle. Ils ont tous des visages différents et croient que ça les rend invisibles. Ils sont presque nés avec cette présomption d'immunité. Convaincus que personne ne les démasquera. Mais il suffit d'un mensonge, d'un moment d'inattention pour que toute la pyramide de certitudes à laquelle ils nous ont fait croire s'effondre sur elle-même.

De qui parle-t-elle? Je m'approche lentement. Sans bouger la tête, elle se met à me toiser d'un air narquois, mais absent. Peut-être croit-elle regarder au travers d'un spectre.

– Qu'est-ce que t'essaies de me dire, Lynd? je demande. Que Maxime se tape des gars, aussi? Qu'est-ce que tu veux que ça me foute?

– Je suis en train de te dire que Maxime est pas clair, Laurent. Je sais ce que tu penses.

Pis quelque chose me dit qu'on est sur la même longueur d'ondes. Tu penses pas, au plus profond de toi, que c'est louche, comment il est arrivé dans nos vies, ce gars-là? Réfléchis un instant. T'es peut-être une marde question relations humaines, mais t'es pas cave.

Elle a dit cela en me tapant sur le front avec son index. Elle commence à sourire d'un air mi-niais, mi-provocateur.

– OK, dis-je. Tu as mon attention. Dis-moi exactement ce que tu penses.

– Darqawi t'a bien dit que les policiers voulaient en finir avec les manifs ce soir, et qu'ils s'apprêtaient à frapper un grand coup?

– Oui.

– Eh bien, moi, je pense que Maxime est pas étranger à tout ça. Et que ça explique pourquoi il est pas là ce soir. Pis que Julie, elle s'est juste faite avoir. Parce qu'il était ben beau.

– Lynd, fais-je brusquement, l'air sérieux. Qui était dans le taxi, avec Maxime?

– D'après toi?

J'examine un instant ses pupilles dilatées. Stupéfait. Pour la première fois depuis que je la connais, je suis tenté de l'écouter. Elle a presque réussi à me faire oublier le sang que je viens de laver.

– Est-ce que t'es *stoned*?

Je n'attends même pas deux secondes avant de tenter d'atteindre la poignée de la porte derrière elle. Mais elle reste lourdement postée, déterminée à me barrer la route. Nos bras s'entrechoquent. J'ai sous-estimé sa force. Entre ses dents grincent des paroles que j'entends à peine : « ... peux pas croire... naïf de même... vas-tu m'écouter... » Elle me repousse d'un coup sur mon flanc. Je ne vois pas la droite qu'elle m'assène. De manière fulgurante, je sens

ses jointures s'écraser contre mon arcade sourcilière. Je recule, évite un deuxième coup et profite de ce qu'elle s'avance trop pour la plaquer contre le mur d'un mouvement d'épaule. Je déverrouille la porte et me précipite vers la sortie de la cuisine, juste avant d'entendre crier derrière moi, déjà loin : « T'es rien qu'un crisse de lâche! »

Le plafond bas des petites rues. J'ai rejoint Julie dans la rue derrière l'appartement de Lynd. En voyant le bleu se former sous mon front, elle m'a demandé si je m'étais cogné sur un cadre de porte. Je ne lui ai pas répondu. Maintenant, nos pas résonnent comme dans un labyrinthe. Une mauvaise intelligence a départagé les ombres. Une composition de contrastes gauches : des masses informes côtoient des lumières blafardes, mal essuyées, comme au travers d'une lentille embuée. Sous les lampadaires, les plantes grimpantes se dressent, leurs tentacules tournoient autour des câbles électriques. J'imagine de minuscules marsupiaux qui m'observeraient entre les feuilles de leurs yeux maléfiques. Sur les façades des appartements, des dégradés de lumières oscillent de jaune en plus noir. Cela coule, rend la rue encore plus anonyme. Un fantôme y passerait inaperçu. Au contraire, chaque forme humaine paraîtrait suspecte. Même les mouvements les plus délicats jurent avec l'atmosphère de ce tableau figé.

Nous sommes des intrus.

Une ruelle. Des fenêtres nous surplombent. Certaines ont les volets fermés. Sur d'autres, les rideaux sont tirés. Aux encoignures des chambranles s'échappe de la lumière. Un grésillement : peut-être de la musique.

Nous débouchons sur une autre rue discrète. Julie a le pas pressé, moi, le pas fugitif. Je suis nerveux. Maintenant, le sol marque une dénivellation onduleuse sous l'asphalte craquelée.

J'ai l'impression de quitter une basse-ville obscure. J'ai des réminiscences de sirènes hurlant dans la nuit. Elles se sont tues ce soir, mais je sais que les gyrophares continuent de se déchaîner quelque part. Je tiens toujours ma veste sous mon bras. Le froid caresse ma peau. Désagréable. Les paupières lourdes, je souffle dans mes mains jointes en une coquille devant mon visage, je me frotte les yeux. J'ai le sentiment que la ville s'estompe. Déjà, dans la pénombre, je ne distingue plus que les lignes de profondeur de champ. Au premier plan, ce que je vois se découpe en pièces inamovibles, mais j'en devine l'imperceptible tremblement, quand leur force tectonique fait poids sur ma rétine. La fatigue m'assomme. Les sirènes se sont-elles vraiment tues?

Nous aboutissons sur Sherbrooke. Julie marche devant moi. Plus tôt, quand nous avons commencé à marcher vers l'église, elle a tout de suite remarqué la blessure au-dessus de mon œil droit qui commençait à saigner. Elle m'a donné un mouchoir pour que j'en éponge le filet de sang qui en coulait. Je lui ai raconté mon échange avec Lynd dans les toilettes. Une intuition m'a commandé de ne pas mentionner l'événement de la station Saint-Michel. Une sorte de méfiance.

« Quelle tête ferait ta mère si elle te voyait. » Julie tente une ouverture. C'est l'une des ses mauvaises habitudes : pour dédramatiser les situations tendues, elle joue la carte de l'ironie. Parfois, la tentative échoue. Elle écarte les sujets délicats en en abordant d'autres. « Tu te rappelles la journée du *die-in*, quand on était allés souper chez elle? » Bien sûr que je m'en souviens. Un 19 avril sous le soleil, devant le Palais de justice de Montréal. Nous étions étendus à une intersection, devant voitures et passants médusés de voir autant d'âmes fauchées. Un vrai tapis humain. J'observais le ciel. J'étais possédé d'un puissant vertige. Je devinais des

astres que jamais je n'aurais pu nommer, étoiles ou planètes, invisibles derrière la lumière bleue, qui tournoyaient en silence. En vérité, c'était ma tête qui tournait. Je me souviens de cette étrange quiétude qui avait suivi le vertige, et du sentiment d'abandon, au moment de se lever et de partir. Qu'est-ce que je laissais, derrière moi, d'aussi invisible que ces astres? Le soir, nous avons répondu à l'invitation de ma mère à souper, à Saint-Eustache. Entre la salade de patates et les pâtes carbonara, elle nous avait servi ses doutes sur l'efficacité de nos moyens de pression. S'étendre sur le sol, faire le mort comme des chiens qui s'amuse avec leur maître, voilà qui ne changerait pas le monde. Surtout, elle s'était fait un plaisir de douter du bien-fondé de notre action. De quoi nous plaignions-nous? Julie n'a-t-elle pas les moyens de payer ses études? Et toi, Laurent, je te paie bien les tiennes, non? Et les manifestations, c'est pas un peu dangereux? Vous n'allez pas vous amuser à perdre un œil comme l'autre, là, c'est quoi son nom, déjà? Julie continue : « À voir ta blessure, elle dirait sans doute que c'est la vie en ville qui te magane comme ça et elle te ramènerait en banlieue. »

– Ma mère est pas aussi préoccupée que ça, tu sais, ai-je répondu. Elle s'en fout. Elle se fout d'à peu près tout. Et dans le fond, c'est sain. Ça garde nos rapports sur le neutre. Elle se fiche de ce qu'on fait, et moi, je me fiche de ce qu'elle pense.

Julie se tait.

Il est 2h20 lorsque nous empruntons la rue Parthenais. Derrière l'épais feuillage de deux arbres, sur la gauche, se dresse l'imposant clocher de l'église, une large tour de pierre, les arcatures horizontales surmontées d'un faite en pointe. À côté des arbres et d'une grille basse en fonte noire, en haut d'escaliers, apparaît l'édifice principal. La façade est construite en moellon. Sur le tympan, au-dessus du portail, une banderole sur laquelle est inscrit un message

dans une langue étrangère, avec un dessin de l'église et le nombre « 100 ». Tandis que Julie monte les escaliers et s'approche des portes renfoncées sous la voûte d'un gigantesque arc en ogive, je continue sur le trottoir et me dirige à la droite du bâtiment, où se prolonge la grille. Je pousse la herse et fais quelques pas sur le terrain, au fond duquel se trouve la porte d'une annexe. Devant moi, à droite de la façade, dissimulée sous les branches d'un autre sapin, j'aperçois une pierre polie sur laquelle se trouve taillée en haut-relief une croix encadrée de ces mots : *ŠV. Kazimiero A.D. 1956.*

Je monte à mon tour les escaliers, arrive devant les portes. Elles sont si grosses et robustes qu'on peine à comprendre comment les vitraux n'éclatent pas dans leurs cadres. Je tente de les ouvrir, sans succès : elles sont toutes verrouillées. Rien d'étonnant. Julie me regarde. Je lui dis que si le prêtre est un ami de Maxime, il avait peut-être la clé de l'église, et qu'il s'y serait réfugié après avoir échappé aux policiers. L'intersection des rues Sherbrooke et Saint-Denis n'est, après tout, qu'à une vingtaine de minutes de marche. Davantage s'il est blessé. Pourquoi, alors, ne pas aller directement à l'hôpital? Julie tâte les poches de sa veste. Un soupir d'exaspération suit aussitôt : elle a oublié son appareil sur le comptoir de la cuisine, chez Lynd. Sans doute voulait-elle s'informer à nouveau sur le Réseau. Elle m'adresse un regard lourd de reproches. Je n'en fais pas cas.

De retour sur le trottoir, je franchis la grille une deuxième fois et me dirige vers la porte de l'annexe. Verrouillée, elle aussi. À ma droite, hors des limites du terrain, une allée asphaltée mène à l'arrière-cour d'appartements bigarrés. Je retourne vers la rue et remarque le bâtiment à droite de l'embouchure de l'allée : le presbytère. Julie me rejoint tandis que je m'approche de la porte et sonne. À l'intérieur, j'entends un timbre électronique résonner dans le

vestibule. Aucune réponse. Après quelques secondes, je réessaie et insiste davantage. Je cogne à la porte. Une minute plus tard, derrière les fenêtres translucides, une lampe s'allume au plafond, j'entends des pas se rapprocher. La porte s'ouvre sur un homme en peignoir brun et bas de laine rembourrée, une longue coiffure frisée, échevelée, le regard fatigué. Il n'a pas soixante ans.

Je m'excuse de le déranger en pleine nuit et lui dis que nous sommes à la recherche de notre ami. Je n'ai pas seulement dit son prénom que je vois ses yeux s'animer. Il entr'ouvre la bouche, l'air effaré, comme s'il redoutait une mauvaise nouvelle. Lorsqu'il me demande s'il lui est arrivé quelque chose, je lui demande ce qui le lui fait croire. Julie, moins méfiante, lui demande s'il sait où il se trouve, s'il pourrait être dans l'église. L'homme nous somme de l'attendre et referme la porte.

– Laurent, veux-tu ben me dire à quoi tu joues? dit Julie. On dirait que tu le soupçonnes de quelque chose.

Deux minutes plus tard, l'homme sort du presbytère vêtu d'un pantalon de toile et d'un chandail à motifs lozangés. Il verrouille la porte et nous le suivons vers l'église. Il se présente : père Feliksas. Il a une manière de détacher les syllabes de son prénom qui tranche avec son français hésitant. Un accent est-européen, très prononcé. Un accent que j'ai déjà entendu, beaucoup plus ténu, dans la bouche de Maxime. Alors que nous nous dirigeons vers le portail, je lui demande ses origines. « Je suis né ici. Mais ma famille vient de Klaipėda. Lituanie. »

Nous entrons tous les trois dans le vestibule. Devant nous, une deuxième série de portes, que nous franchissons, mène à la nef, plongée dans la pénombre. Derrière nous, seuls les vitraux du tympan filtrent une lumière orangée, très atténuée par la distance qui sépare le

lampadaire de la façade. Le père Feliksas se signe, puis marche vers l'abside, jusqu'à disparaître dans l'obscurité. L'écho de chacun de ses pas se répercute sur tous les murs de l'espace. Me revient la mesure des matraques martelées, plus tôt, sur les boucliers. Je dégage les quatre mêmes temps, la rythmique sinistre à la veille du repli total de la ville sur elle-même, nous entraînant dans son affaissement. Les cris, les appels à la dispersion, l'ombre de dizaines d'armures nous regroupant au croisement... Peu à peu, les puits de lumière révèlent l'intérieur de l'église. Julie et moi faisons le tour, regardons entre les rangées de banquettes à la recherche de Maxime, de traces de sang, d'une pièce de vêtement abandonnée. Nous ne trouvons rien.

Cet endroit recèle un étrange magnétisme. De part et d'autre de la nef, les poutres arquées qui soutiennent le plafond, voûté en une forme vaguement triangulaire. Les murs sont peints d'une couleur jaunâtre, délavée. Les illustrations du chemin de croix, nichées dans un cadre formant une cavité dans le mur, sont en fait des mosaïques dont chaque fragment coloré semble avoir été taillé à la main. Tout au fond de l'abside, dans un large renforcement en surplomb, une statue d'albâtre observe une assistance invisible. Elle représente un homme couronné, drapé dans une large cape et tenant un bouquet de fleurs dans sa main gauche. Dans le vaisseau central, je me tourne vers Julie qui a la tête levée, le regard dirigé vers la partie supérieure du vestibule, où, dans le coin à gauche, se trouve l'orgue, tout petit. La mère de Julie est organiste. Elle-même connaît les rudiments de l'entretien de l'instrument. Quel genre de souvenirs la vue de ces quelques tuyaux dorés peuvent bien réveiller?

Le père Feliksas sort de la sacristie avec un plateau sur lequel sont posés trois tasses remplies d'un liquide fumant. « J'ai pensé qu'un peu de thé vous ferait du bien. » Il nous invite

à nous asseoir sur la banquette en face du lutrin qui fait office de chaire.

– Il est arrivé quelque chose à Maxime? nous redemande-t-il.

Julie lui résume notre rencontre avec lui et les derniers mois passés à poser des actions contre la hausse des frais de scolarité. J'entreprends ensuite de lui expliquer, comme à Julie, le déroulement de la manifestation. De même que les maigres renseignements obtenus sur le Réseau, chez Lynd. Je lui parle un peu à contrecœur. Un fond de méfiance m'habite. Plusieurs fois, au cours de mon récit, le père Feliskas opine du chef. Je le sens attentif. Une lointaine connaissance de Maxime, tout prêtre fût-il, n'afficherait pas autant d'intérêt. Lorsque j'achève, il garde pourtant le silence, réfléchit. Nous demande qui nous a mené à croire qu'il connaissait Maxime. Julie répond qu'il s'agit de Maxime lui-même.

– Savez-vous s'il l'a dit à quelqu'un d'autre, mademoiselle?

Je regarde Julie, appréhensif. Elle répond ne pas le savoir.

– Vous savez, me permettez-vous d'enchaîner, on ne le connaît pas très bien.

Quelque chose dans ma voix trahit la honte d'un tel aveu. Julie le remarque et, peut-être un réflexe de sa part, me prend doucement la main. Comme si elle cherchait à me rassurer. Le prêtre ne perçoit pas mon malaise.

– Il ne parle pas de lui naturellement ou il est secret avec vous?

– Qu'est-ce que vous voulez dire?

– Il y a toute une différence, jeune homme. Quand on passe sa vie avec Dieu, il faut accepter qu'il ne nous parle pas... directement. On retrouve ce trait chez les hommes aussi. Maxime, depuis que je le connais, c'est tout le contraire. Il est très secret. Il ne parle pas beaucoup. Et même quand on l'écoute parler, on se pose beaucoup de questions.

Le père Feliksas parle lentement, comme s'il soupesait chacun des mots qui sortent de sa bouche. Son regard reste souvent fixé sur la statue de l'homme à la couronne. On dirait qu'il tente constamment de se rappeler quelque chose qu'il aurait oublié.

– Maxime ne nous parle jamais de lui, dis-je en avalant une gorgée de thé. Vous vous connaissez depuis longtemps?

– Je l'ai rencontré en janvier. Il était venu assister à une messe et était venu me voir après. Tout de suite, j'ai vu que quelque chose n'allait pas chez lui. Ce n'est pas souvent qu'on a un jeune de votre génération sur ces bancs. Je me disais que ce devait être pour une raison exceptionnelle.

– Il venait vous voir personnellement? demande Julie. Ou il venait seulement assister à la messe?

– Curieusement, il cherchait quelqu'un à qui parler. Et il a trouvé cette personne. J'ai été là pour lui. Presque toutes les semaines depuis cinq mois.

– Qu'est-ce qu'il vous disait?

– Je peux vous dire que c'est un garçon farouche. Même à l'extérieur de l'église, lorsqu'on se voit, je le remarque : il tiens à rester discret. Ce n'est pas quelqu'un qui accorde facilement sa confiance.

Il répond à côté. Cela m'énerve et il le perçoit. Cet homme est d'un calme déconcertant.

– Vous vous voyez à l'extérieur de l'église? dit Julie, qui m'a l'air d'accueillir cette information comme une révélation.

– Ces derniers temps, oui. Il ne se sentait plus en sécurité, ici. Il avait même peur pour moi. Mais même lorsqu'il a réclamé qu'on se voie hors de ces murs, je n'ai pas remarqué de

différence par rapport à avant. J'ai pensé qu'il s'inquiétait pour rien... jusqu'à ce que vous sonniez à ma porte. (Un temps.) Voyez-vous, Maxime est un garçon qui a des dettes à payer. Des dettes morales. Je crois qu'il a peur de ses « créanciers ». (Il fait un geste de la main avant que je n'ouvre la bouche.) Non, j'ignore de qui il s'agit. Même dans ma position, je peux juste imaginer.

– Vous vous rencontrez où?

– Dans des cafés, surtout. Et toujours loin des campus universitaires. Il y tient.

Silence. Julie presse ma main dans la sienne.

– Le gars que vous décrivez est vraiment différent de celui qu'on connaît, dis-je.

– Vous êtes ses amis? Il doit tenir à vous.

– Il ne vous a jamais parlé de nous?

– Je sais qu'il est étudiant, j'imagine donc qu'il est bien entouré. Maxime est discret et secret, mais au cours de nos entretiens, j'ai compris qu'il était surtout inquiet. Ces derniers temps, il craignait de devoir « trahir les siens ». Il en avait même perdu le sommeil.

Julie baisse la tête, soucieuse. « trahir les siens ». Si ce sont bel et bien les mots qu'a employés Maxime, les possibilités d'interprétation sont grandes.

– Vous connaissez une dénommée Maria? demande le prêtre, et lorsque je fais signe que non de la tête, il continue. Il y a quelques semaines, Maxime est venu me voir avec des formulaires d'admission de cliniques privées, pour que je l'aide à les remplir. Pour une femme qui se prénomme Maria.

– Vous savez qui ça pourrait être?

– De la famille, sans doute.

– Pourquoi des cliniques privées? s'interroge Julie.

– C'est sans doute urgent. Par les temps qui courent, quand on est prêt à y mettre le prix, on opte pour l'efficacité du privé.

Et lorsqu'on n'est pas en mesure de payer, que fait-on? je me demande. Là-dessus, le père Feliksas sort de sa poche de pantalon un petit calepin avec un stylo et inscrit une adresse. Il me tend la petite feuille de papier.

– J'ai retenu l'adresse qu'il avait inscrite sur ces formulaires, poursuit-il. Ce serait logique que ce soit de la famille. À la fin de la dernière guerre, les descendants des plus vieux immigrants lituaniens se sont enrichis et ont quitté l'ancien ghetto des petites populations d'Europe de l'Est, dans Hochelaga. Ils sont allés dans Verdun, à Ville-Émard et certains dans Rosemont. Et après la chute des communistes, quand d'autres immigrants lituaniens sont arrivés ici, ils se sont établis dans ces mêmes quartiers. Cette adresse est justement dans Rosemont. Peut-être même que Maxime vit encore là-bas. Si j'étais vous, je commencerais par là. Parce que je ne sais pas où il pourrait se trouver, votre ami.

Je réfléchis un moment, pour mettre de l'ordre dans toutes ces informations. Le fait que cette paroisse soit de la même nationalité que la sienne n'est sans doute pas passé inaperçu aux yeux de Maxime. Si nous-mêmes, ses amis de la mobilisation, n'étions pas dignes de sa confiance, mieux, s'il n'éprouvait pas même pour Julie d'affection pour lui révéler tout ce qu'il avait pu confier à ce prêtre, je commence à douter de pouvoir atteindre à un moment quelque chose qui s'approche d'une vérité. Je lis une deuxième fois l'adresse inscrite sur la feuille. Qui est cette Maria? Une sœur, une mère?

Julie lâche ma main, demande s'il y a un téléphone dans la sacristie : elle veut réessayer

d'appeler Maxime. Elle disparaît derrière la porte après que le père Feliksas lui a indiqué où il se trouve. Je fais remarquer à ce dernier que Maxime n'est pas un prénom aux accents lituaniens. D'emblée, il me répond : « S'il n'est pas né en Lituanie, ses parents lui ont peut-être donné un prénom à consonance française, pour faciliter l'intégration. » Il me dit alors que ce serait exceptionnel, car la langue d'usage des Lituaniens hors de leurs cercles est plutôt l'anglais. Et ce, même si les paroissiens ont quitté les environs du Sud-Ouest pour intégrer les quartiers traditionnellement francophones. Le père Feliksas se met à digresser sur l'histoire de l'église, dont le terrain est acheté en 1913, dix ans après la première arrivée massive des premiers immigrants lituaniens venus des mines d'Angleterre et d'Écosse. L'église actuelle est consacrée en 1957, après que la première, consacrée en 1916, a été détruite. Il me parle de la présence lituanienne à Montréal, et dans les Laurentides, des paroissiens qui se sont éloignés, après que ceux-ci ont eu des mésententes avec certains prêtres sur la manière de gérer l'argent de la paroisse. À partir de ce moment, je m'égaré dans mes pensées et ne l'écoute qu'à moitié. J'imagine Maxime : un descendant de deuxième génération. Peut-être d'immigrés tardifs, venus d'Europe à la chute du rideau de fer? Je me rappelle des mots employés par le prêtre : des « dettes morales », des « créanciers ». Je regarde l'heure : trois heures pile. Je repense aux trois quarts d'heure passés inconscient sous le pick-up, sur Sherbrooke. « Suffisant pour cacher un corps », m'étais-je-dit. À qui devait-il rendre des comptes? De la famille, de mauvaises fréquentations, la police? Dieu?

Lorsque Julie revient, elle dit n'avoir obtenu aucune réponse. Elle contourne la première banquette où le père Feliksas, qui vient de terminer son thé, et moi sommes assis. Je reprends la conversation.

– Vous connaissez ses habitudes? Quels lieux il fréquente? Des personnes dont il vous aurait parlé?

Je m'écoute parler et quelque chose jure dans ma voix. La méfiance refait surface. Le prêtre répond tout de même.

– Il m'en a parlé, bien sûr. De quoi nous serions-nous entretenus, sinon? Même s'il ne se révélait pas facilement...

– Vous pouvez préciser?

– Impossible.

– Pourquoi? je demande brusquement.

– Voyons, jeune homme, dit-il avec compassion. Même vous, vous êtes assez vieux pour savoir ce qu'est le secret de la confession.

Il me sourit, tandis que je m'adosse à la banquette et soupire, tout en prenant une autre gorgée de son thé brûlant. Je suis incapable de deviner s'il s'agit d'un indice ou d'une manière de se soustraire à ma question.

– Est-ce que vous avez déjà vu Maxime ailleurs que dans des cafés?

– Jamais, répond-t-il doucement. Je peux vous donner le nom de ceux où nous avons l'habitude de nous rencontrer.

– Êtes-vous personnellement allé dans le coin de la station Saint-Michel dernièrement?

Je vois Julie tressaillir, l'air inconfortable, puis froncer les sourcils. Le père Feliksas remarque mon air sérieux, un imperceptible mouvement de recul de sa part installe une distance entre nous. Je l'ai tout à fait perdu. Il me sourit, avec néanmoins ce qui tient d'un avertissement dans la voix :

– Non, jeune homme. Mais je ne vois pas en quoi savoir ça vous aiderait.

Je n'insiste pas.

Nous sortons de l'église bredouilles mais chargés d'encore plus de questions qu'avant. Le père Feliksas nous reconduit à l'extérieur. Avant d'y retourner prier pour Maxime, il nous donne son numéro en nous enjoignant de le tenir au courant. Je dis à Julie qu'il me faut regagner l'intersection des rues Sherbrooke et Saint-Denis. Elle décide de m'y accompagner et je ne m'y oppose pas.

Il y a des gens que l'on imagine mal dans une autre dimension que celle dans laquelle nous les côtoyons, à l'accoutumée. Ainsi, il m'est difficile d'imaginer Maxime avec une famille. Lui en imaginer une me fait tout drôle, comme un enfant qui réalise que ses parents ont déjà été aussi petits que lui. À quoi peut bien ressembler sa mère, aujourd'hui? Si elle a immigré à la dislocation du bloc soviétique, porte-t-elle encore sur son visage des marques de l'occupation? Alors que Julie et moi marchons sur Sherbrooke, je repense au visage ridé du père Feliksas et je me demande si Maxime a encore un grand-père en Lituanie.

Moi, je n'ai pas connu mon grand-père. Lorsque j'y pense, son absence m'inspire une relative indifférence. Comme on relit des paragraphes entiers d'un livre après s'être rendu compte qu'on n'en a rien retenu : c'est naturel mais involontaire. J'ai connu autre chose. La maison familiale, à Sept-Îles. Les steppes toundresques de mes premières vacances, au sud du Labrador. Ma mère, cette personne aussi froide qu'une forêt vierge, dont je serais incapable de parler si l'envie m'en prenait.

À vingt ans, tout juste de retour de son voyage de noces dans les Laurentides avec ma

grand-mère, mon grand-père est attiré par une opportunité d'emploi à Sept-Îles, où la compagnie Iron Ore of Canada, tout juste constituée, investit massivement ses capitaux. Le minerai de fer fait miroiter les premières lumières d'une vie stable, longue. Une vie de pionnier. Mon grand-père, aux dires de ma grand-mère, ne brillait pas par ses ambitions extraordinaires et n'était pas très sympathique au syndicalisme militant. Pour lui, c'est la renaissance du Klondike. Il entraîne sa femme dans le nord et se fait mineur. Ils arrivent par bateau, accostent à une installation portuaire toute neuve où, ce jour-là, on inaugure un minéralier. Son embauche se fait rapidement. En marge de son travail, il est témoin du défrichage, de la déforestation et du dynamitage du bouclier canadien qui aboutit à l'explosion démographique de la région. Il voit arriver le premier train de la compagnie sur le chemin de fer qui relie la ville au lac Knob. Il va même travailler quelquefois à Schefferville, pour faire du remplacement. C'est un ouvrier docile et fiable. Parfois, il se promène sur le port, pour se délasser de sa marmaille épuisante : quatre enfants. Il contemple les véhicules que l'on décharge des transporteurs : camion hors-route, excavatrices, tracteurs, pelles mécaniques, niveleuses, tous des mastodontes homologués, estampillés H. J. O'Connel LTD. ou Koehring. Il y voit aussi défiler des pièces de machineries que certains de ses amis à Clarke City manipuleront pour monter les défibreuses. Il assiste aussi au déchargement des autobus de la ville. Il ne sait peut-être pas, la première fois qu'il les voit, qu'il sera au volant d'un d'entre eux lorsqu'une blessure à la main mettra un terme à sa carrière de mineur et que les Autobus Sept-Îles inc. lui offriront une reconversion professionnelle. Fort bienvenue au demeurant, puisque ma grand-mère ne saurait se satisfaire de l'indemnisation ridicule de la IOC pour justifier que son mari ait une réputation d'éclopé.

Il lie donc son destin à ces autobus, au point de mourir le pied sur la pédale de frein, dans un accident. C'était en 1965. À peine un an après la naissance de ma mère, la cinquième du lot. Une naissance qui, à l'instar de sa mort, n'était pas tout à fait attendue.

Je tiens cette histoire de ma grand-mère, qui m'a invité chez elle, seul, avant que je ne commence l'université. Elle m'avait accueilli dans la maison familiale, longue, plain-pied, toit aux bardeaux rouges. Payée avec le maigre héritage laissé par mon grand-père, et avec l'assurance-vie, un argent arrivé bien plus tard, lorsque les courtiers se furent assurés que l'accident ne maquillait pas un suicide. Ma grand-mère n'a pas respecté son délai de viduité. La morale publique, à cette époque de révolution des mœurs, n'était pas une raison suffisante pour se restreindre dans ses désirs. Aussi fit-elle de son second mariage un acte transgressif, posé sans le moindre remords. Son second mari a élevé ma mère, qui n'a eu aucune difficulté à le reconnaître comme un père. Il a donné bien de sa force et de sa sueur à maintenir cette maison haute sur ses poutres. C'est un homme loquace, gentil, sans histoire, qui s'est fait aimer de mes tantes et mes oncles, tous en âge de comprendre le décalage et le bouleversement que supposent la perte d'un père et la soudaine présence d'un autre aux côtés de la femme, dans la chambre des maîtres.

La première rencontre avec le second mari de ma grand-mère, la première dont je me souviens, s'est faite alors que j'avais sept ans. Nous étions réunis en famille élargie au lac Walker, en camping. Je me souviens de cette pléthore de cousins et cousines vivant dans la région avec leurs parents, dont je ne partageais pas la réalité, ma mère étant la seule à s'être exilée vers le centre métropolitain. De jeunes têtes blondes courant partout entre les arbres, derrière les tentes, jouant à cache-cache ou à la tag. Tandis que les adultes discutaient entre

eux de leur travail, de l'actualité, des petits tracas quotidiens et du bogue de l'an 2000 qui, à l'époque, attisait bien des tempéraments superstitieux.

Ma mère m'avait fait comprendre que l'homme qui embrassait fréquemment ma grand-mère sur la joue n'était pas son « vrai » père. Que je ne partageais donc avec lui aucun lien de parenté. Et comme un enfant cherche à se donner une contenance sérieuse en adoptant un simulacre de comportement adulte, je m'étais montré méfiant à l'égard de cet homme pour le reste du séjour. Ma mère ne m'a jamais parlé de son père biologique. Elle sait aussi peu de choses sur lui que moi. Nous aurions pu le découvrir ensemble, à travers les albums-photos et les histoires de ma grand-mère. Ajouter un peu de chaleur et de complicité familiale entre nous. Ce n'est jamais arrivé.

Vers la fin des vacances, nous pique-niquions au bord du lac et j'ai le souvenir de m'être aventuré jusqu'à la grève broussailleuse, jonchée d'algues. Devant moi, comme juxtaposées à différents plans sur l'horizon, se dressaient les montagnes : des dos d'éléphants au poil dense. Une brume bleutée surplombait la surface de l'eau. Devant ce paysage bucolique, je me suis assis dans l'herbe et pour la première fois, quoique je fus constamment dérangé par les piqûres d'insectes, je songeai à mon grand-père. Je découvrais l'impermanence de la vie humaine. Sa mort était un événement hors d'atteinte. Au mieux, c'était une histoire. Une image sans légende, devant laquelle je faisais l'expérience de l'incompréhension mieux que de la tristesse. J'étais déjà allé voir sa tombe au cimetière de Sept-Îles. Je ne m'étais pas intéressé au nom inscrit sur le bloc de marbre. Et même lorsque j'y retournerais, adolescent, je n'affecterais pas ce chagrin que l'on sert aux disparus. Ma réaction serait la même qu'au bord du lac Walker, à sept ans : chasser le malaise. Pour soulager une envie urgente d'aller jouer.

Le pique-nique terminé, je chargeais la voiture avec ma mère. Je suis tombé sur la carcasse déchiquetée d'un tamia rayé, cachée par la glacière. J'ai hurlé de peur et j'ai couru me réfugier entre les jambes de ma mère. Je pleurais comme sur ces photos de guerre où le photographe surprend le dernier survivant d'une famille dont tous les membres viennent de mourir sous ses yeux.

Le chagrin d'un enfant est d'une violence qui oscille toujours. Jamais il ne verse dans la nuance. L'image de ce cadavre de tamia a toujours exercé une forte pression sur mon imaginaire. Encore aujourd'hui, la vue de plaies ouvertes abreuvant un amoncellement de mouches, sur un écureuil mort croisé dans une ruelle ou dans un parc, me fait peur : je fais demi-tour et emprunte un chemin différent.

« J'ai de la misère à croire que t'es sorti de là sans qu'on te voie. » Julie me tire de mes pensées. Il est 3h30 et depuis que j'ai quitté l'intersection des rues Sherbrooke et Saint-Denis, la foule s'est éclaircie sans que l'opération policière ne soit terminée pour autant. Les derniers manifestants, encore nombreux, sont assis par terre, entourés d'un cordon de sécurité. En aval de la station de métro, sur le viaduc qui enjambe la rue Berri, nous sommes si exposés qu'il nous est difficile d'avancer subtilement. Nous décidons de faire le grand tour en rejoignant la rue Cherrier puis en passant devant les portes de la station pour nous retrouver exactement là où je me suis caché deux heures plus tôt, dans les buissons et les fougères. Je montre à Julie le pick-up toujours stationné devant le bâtiment, sous le lampadaire. Le pan de rue devant nous est désert. Sur la chaussée et jusque sur le trottoir du côté opposé au nôtre, des débris de projectiles divers jonchent le sol : roches, cannettes. Nous nous avançons jusqu'à l'entrée du

souterrain, puis au-delà, tout près du pick-up. Quelques foulards, des restants éventrés de pancartes et de longs bâtons ont été amassés devant des poubelles. Le son des autobus sur leur départ, qui m'apparaissait tout à l'heure si lointain, tonitrué en fait tout près.

Nulle part, nous ne voyons de couverture sous laquelle serait dissimulée un corps. Ni dans la rue ni sur les trottoirs. Pour ma part, je cherche une traînée de sang, une trace rougeâtre dans laquelle la lumière se refléterait sur l'asphalte. Des images de tamia rayé mort m'assaillent. Julie m'imité, arrive à la même conclusion que moi : elle ne distingue rien de suspect. Sommes-nous trop loin?

– Qu'est-ce qu'on fait, maintenant? me demande-t-elle.

Nous nous hissons vers les buissons et rejoignons l'entrée de la station Sherbrooke. J'échappe furtivement un regard vers les étages de larges baies vitrées au-dessus de la station de métro. On jurerait des cubes de jeu de construction, déposés là et abandonnés. Ils percent le ciel bas, et semblent s'élever encore plus haut. Je trouve par miracle un téléphone public doté d'un annuaire. J'empoigne le combiné d'une main et cherche de l'autre les numéros des hôpitaux Saint-Luc et Notre-Dame, les deux plus proches. Après quelques tonalités, on me somme d'attendre. Julie tourne en rond sur le trottoir, je ne sais ce qu'elle rumine. Ce n'est que dix minutes plus tard que j'ai la confirmation de ce que je craignais.

– Aucune admission pour un Maxime dans la nuit.

Julie me tourne le dos et pousse un soupir. Je ne sais s'il est de soulagement ou d'exaspération. Nous contournons la station et nous mettons à marcher vers le nord. Elle a le regard fuyant. Je sonde sa démarche, elle aussi un peu gauche, un peu plus lente qu'à l'habitude. Son corps qui parle mieux, qui exprime mieux son inquiétude qu'elle-même,

comme tout autre sentiment. Son corps qui, dans les manifestations, dans mes bras, sans doute aussi dans ceux de Maxime, rassemble tout l'érotisme dont il est capable et s'expose, libre, sans qu'on puisse jamais le posséder. Une envie me frappe, fulgurante, presque violente : l'enlacer, la soulever de terre, me fondre en elle, si elle n'a pas oublié, elle, Julie, les journées passées au lit, les nuits passées dans le local de l'association étudiante après une fête, les réduits dans les ruelles où l'on se cachait pour échapper aux policiers les soirs de manifestations nocturnes, oui, si j'avais la certitude qu'elle n'a rien perdu de ces souvenirs récents, je l'embrasserais. Mais un mouvement me retient. Un interdit, une réticence, un dégoût, tout cela à la fois. La chaleur de sa main, dans l'église, ne m'était pas destinée.

Je lui demande si elle connaît un autre endroit où Maxime aurait pu trouver refuge, sans nous le dire. Elle relève le ridicule de ma question. Comment pourrait-elle savoir où se cacherait Maxime au sortir d'une manifestation? Les refuges, ça s'improvise. Je lui fais remarquer qu'il pourrait très bien nous avoir appelés, l'un ou l'autre, ou Darqawi, après s'être mis à l'abri. « Et s'il a cassé son appareil dans la manif', comme toi? me demande-t-elle. » Je ne réponds rien. Je tâte, au fond de ma poche de pantalon, le morceau de papier sur lequel le prêtre nous a retranscrit l'adresse dans Rosemont. Je fais savoir à Julie mon intention de m'y rendre immédiatement. À son tour, elle garde le silence.

« Est-ce que je peux savoir pourquoi il a fallu que ce soit moi qui mentionne au prêtre la station Saint-Michel? » Elle s'arrête, se tourne vers moi, l'œil assassin. Tout ce qu'il restait de l'affection qu'elle m'a témoignée dans l'église a disparu. « Ça ne t'intéresse pas, de savoir d'où je tiens ça? »

– Pas besoin. Y'a juste à Lynd que j'en ai parlé.

– Alors c'est bien vrai. Qui était le gars dans le taxi?

– Je sais pas.

– Est-ce que tu sais si Maxime y est retourné?

– Non.

– Pourquoi est-ce que je te crois pas?

– Pourquoi tu me fais un procès, tout à coup?

Je reprends ma marche, elle me suit. Nous tournons au hasard des rues, en silence. Je dois me calmer. N'en ai aucune envie.

– J'ai aucune idée de qui était ce gars-là, reprend-t-elle. Il m'en a jamais parlé. Pis même s'il l'avait fait, je suis pas sûre que j'aurais le goût de te le dire. Tu crois peut-être que je suis pas aussi effrayée que toi? T'avais pas besoin de me mettre ta main pleine de sang sous les yeux. J'ai compris, tu sais. Ce qui est en jeu. Il est pas question d'inventer un mort, comme tu dis. Mais Maxime a quand même disparu. (Elle marque une pause.) Est-ce qu'il t'est jamais venu à l'esprit que ça pouvait être volontaire, ce qui est en train de se passer? Que c'était prévu?

Je ralentis le pas, puis m'arrête tout à fait. Nous avons progressé jusqu'à l'avenue du Parc-Lafontaine. Nos deux ombres étendues sur le trottoir, sous la lumière orangée, presque rouge, ressemblent à des flaques de goudron, que la fatigue et le noir de la nuit font plus visqueuses et profondes.

– Comment ça pourrait être « prévu »? Julie, qu'est-ce que tu ne me dis pas?

– Je dis qu'on devrait être patients. Qu'on ne peut rien faire pour le moment et qu'il serait plus sage d'attendre.

– Tu réponds pas à ma question. Comment on peut planifier de disparaître dans une manifestation, sans laisser d'autre trace que du sang? Quel intérêt...

– Tu me dis depuis tantôt d'essayer d'imaginer, fait-elle en me coupant. Essaie toi aussi, rien qu'un peu. Imagine qu'il en faille plus pour que le monde descende dans la rue. Imagine qu'il faille une autre raison, une crise de bonne raison pour aller gueuler contre le gouvernement pis sa gestion de bâton de chaise. Que ça brasse comme jamais ça a brassé jusqu'à maintenant. C'est bon, t'as ça dans la tête? Maintenant, essaie d'imaginer ce qu'il faudrait pour que ça arrive. Je vais te le dire, moi : quelque chose qui éclabousse les écrans, qui donne de la vigueur aux discours, qui ne fasse pas de nous des victimes, mais des combattants. Moi, je pense que c'est ça qui est en train de se passer. Je pense que c'est pour ça que Maxime a disparu, pis que tu t'es ramassé avec le bras plein de sang. Je pense qu'il a réussi à...

Je ne l'écoute déjà plus. Je vois rouge. Je me souviens de la frustration ressentie à voir Julie insister pour publier cet avis de recherche sur le Réseau. Je me souviens de sa discussion avec Darqawi, alors que j'arrivais dans la cuisine, chez Lynd. Mon cœur fait un bond. Et je comprends.

« Ah ben mes osties d'opportunistes... C'était un mort qu'il vous manquait. Vous l'avez pas dit tout haut tantôt, peut-être parce que je ne vous en ai pas laissé le temps, mais c'est exactement ce que vous aviez à l'esprit, c'est ça? Un mort pour donner un nouveau souffle au mouvement, pour sacrer un coup de poing en pleine face des policiers et du gouvernement. Une voix éteinte dans notre constellation en lutte pour exciter la contestation globale. La hausse des frais de scolarité, la loi 78, ça vous suffisait pas? Cette fête désagréable qui fait de

notre démocratie et de notre justice de véritables risées? (Julie essaie de me couper la parole, je parle plus fort.) Attends, c'est quoi, le terme qu'a employé Darqawi tantôt? Ah oui : « martyr ». C'est lui, le mot qu'on cherche, Julie. Et attends, c'est pas fini. Qu'est-ce que tu reprochais tantôt au gouvernement? Son « *show* ». Mais ma pauvre Julie, tu vois pas que c'est exactement ça que vous avez en tête, du spectacle? Tu me feras pas croire que vous avez pas songé une seule seconde à ce que ça ferait de vous, de nous tous? Qu'est-ce qui adviendrait de nos raisons de se battre? De tout ce temps passé à faire fructifier nos revendications? Un mort, Julie, câlisse, un mort! Avec ça dans la *game*, tu peux être sûre qu'ils vont tous nous attendre : les faiseurs d'opinion, les blagueurs, les généraux de l'embrigadement idéologique, les plus grands opposants à notre *guérilla rhétorique*. Ils seront toujours là pour nous faire mordre la poussière. Pour faire croire à bon entendeur que notre violence se suffisait à elle-même et qu'elle n'aura engendré que ça : un mort. Et l'oubli. L'oubli collectif le plus dégueulasse que t'auras jamais vu. On dira que nous aurons préféré la loi de la jungle à la « démocratie », faute d'en avoir compris le vrai sens. On pensera à court terme. Les apôtres de la mauvaise langue, Jean, Michelle, Raymond, toute cette gang-là, ils penseront juste à la manière de garnir de squelettes leurs placards pour mieux se vendre, eux et leurs opinions. Et toi, Julie, tu voudrais te rendre coupable, comme eux, d'*instrumentaliser* la mort de Maxime? On ne l'a pas déjà confirmé que tu voudrais façonner son souvenir? (Elle me regarde, l'air ahuri, je ne me suis jamais autant emporté en sa présence.) Sois réaliste, au moins une fois cette nuit. Mettons, là, que Maxime est mort. Mettons qu'il s'est sacrifié, ou que vous l'avez sacrifié, peu importe, je m'en crisse de la nuance. Mettons qu'il est mort. Tu sais que tous ces connards justifieraient leur argumentaire, mieux, leur hargne sur son corps sans même oser le regarder. Tu sais que ça

changerait rien. Les plaques tectoniques continueraient de bouger. Tout ce que ça ferait, c'est étouffer notre indignation, la tienne, la mienne, celle de tout le monde, de n'importe qui! Pis ce qui serait sacrifié, ce serait nos efforts, au nom d'une jet-set pestiférée et mortifère. Tu vas pas me dire que Maxime serait d'accord avec ça? Est-ce que j'ai tort? Réponds-moi, Julie, est-ce que j'ai tort? Comment tu peux croire que ce serait une bonne idée?! »

Ma poitrine se gonfle et se dégonfle au rythme de ma respiration haletante. Le sang pompe sous mes tempes, la douleur à mon arcade sourcilière me lance. Ça tictaque sous mon crâne. Julie a reculé d'un bon mètre pendant que je la haranguais. Figée, elle se dresse en une pose théâtrale qui ne lui sied pas du tout.

Ma frustration à ciel ouvert, mes membres tremblent et l'adrénaline se mélange à ma fatigue, formant un imbroglio de sentiments contraires, je me sens perdre le contrôle. Vite, bouger. Je traverse l'avenue déserte pour atteindre le parc. Je ramène mes cheveux au-dessus de ma nuque en une épaisse toque qui se défait après que mes mains relâchent la pression. Je m'assieds sur un banc et contemple la mosaïque de lumières chaudes et froides sur l'eau du grand étang, derrière les frondaisons clairsemées. J'entends des gens qui discutent et rient derrière les arbres éparpillés. On dirait un immense jardin anglais. Il n'y a pas de vraie forêt à Montréal.

Julie prend place à mes côtés. J'entends sa voix, rauque, chuchotant presque.

– Laurent... Toutes ces fois où on est allés manifester, ensemble ou pas, toutes ces fois où on a porté à bout de bras nos slogans... Toutes ces fois où on est revenus épuisés, en pleine nuit... Tu sais comme moi que la grève n'a pas besoin d'avoir bonne presse pour faire plier le gouvernement. Notre action, elle doit être visible. Maintenant. Sinon, on va se casser la figure

sur les urnes électorales, en septembre prochain.

– Je sais déjà tout ça. Chaque jour, on voit le gouvernement s'empêtrer dans sa bêtise. Mais on est pas en guerre civile. (Un temps.) « aller chercher ailleurs ». Innover. C'était tes mots. Veux-tu ben me dire où c'est qu'on va avec un mort? (Silence.) J'étais capable d'imaginer que tu me laisses pour Maxime. Mais ça...

Je le dis sans même savoir comment exprimer « ça ». Julie, quant à elle, ne semble pas s'émouvoir du fait que je mentionne son infidélité.

– Tu m'as demandé si je savais où se trouve Maxime, me dit-elle. Parce que je le connais. Je sais pas où il est. Mais je suis capable de deviner ses intentions. Et ce que ça me dit, c'est qu'il a décidé de passer à l'action.

– Ostie que t'es têtue. (Un temps.) Tantôt, quand je lui parlais, Lynd a sous-entendu un rapprochement entre Maxime et la police. Le prêtre nous a dit que Maxime avait des comptes à rendre. Pis y'a un gars louche que Maxime a rencontré au moins une fois à la station Saint-Michel, dans un taxi, alors qu'il dit à tout le monde qu'il était en assemblée générale. Ça te fait pas tiquer deux secondes, toi? Tu trouves pas ça bizarre?

– Lynd voit la police partout. (Un temps.) De toute façon, s'il s'est passé quelque chose, je pense qu'il est trop tard pour reculer. Faque, t'as beau me dire ce que tu veux, on y peut rien. Le sang que t'avais sur le bras en est la preuve.

– On sait pas si c'est celui de Maxime. On sait même pas si ça en est.

Les épaules affaissées de chaque côté de mon buste, les coudes sur les genoux et le dos courbé, je me mets à construire dans mon esprit cette image absurde de Maxime et Julie en caricature vintage de Bonnie & Clyde, déguisés en révolutionnaires et fuyant des policiers

armés jusqu'aux dents. Je pousse un rire entre mes dents tout en me dressant sur mes jambes, après avoir empoigné ma veste. Je me tourne vers Julie, ses petits yeux noyés dans l'ombre, je les devine pleins de défi tandis que s'effondre toute confiance que je pouvais encore lui accorder. Un fonds de jalousie monte en moi, les battements de mon cœur s'accélèrent. Pas un mot sur moi. Sur nous. Elle ne cherche pas à s'expliquer. Je n'exige de sa part aucune justification. Elle assume tout et j'encaisse. Avec une indifférence qui ne m'étonne plus. J'aimerais un instant détacher ma conscience de mon corps, que je puisse observer ce gars debout, cette inconnue assise sur le banc, et cet espace vautre entre eux deux, un vide courbé en forme de « U » dont les parois poussent vers l'extérieur. Et je rirais. D'elle, de moi, de notre amour transformé en vaudeville.

J'achève de reprendre mes esprits. Je pense à la station Saint-Michel. Je presse entre mes doigts, dans ma poche, le morceau de papier avec l'adresse. Puis je me mets en route. La lumière jaune d'un lampadaire palpite derrière le feuillage d'un arbre, comme un cœur s'accroche furieusement à la vie sous des lambeaux de chair. Derrière moi, le banc grince, délesté du poids d'une fille aux cheveux bruns qui s'est levée sans me suivre.

Lorsqu'elle s'était éteinte, la vie de mon grand-père n'en avait ébranlé qu'un petit nombre d'autres. Son dernier hommage fut humble. On ne l'attendait pas, mais on ne s'en étonna pas non plus. L'événement ne fut pas rendu public, n'altéra pas le cours de l'histoire de Sept-Îles, et les plaques tectoniques ne se heurtèrent pas en sa mémoire. Je trouvais triste cette indifférence machinale du monde, quoique je ne trouvais chez lui rien non plus qui eut justifié un émoi considérable.

Pendant un instant, je me décourage. Je n'ai alors plus qu'une envie : m'enfuir. Retourner sur la rue Laurier, emballer mes affaires, briser le bail avec peut-être un fond de culpabilité en pensant à Darqawi, retourner au centre-ville et prendre le premier autobus pour Ottawa, pourquoi pas, après tout, il suffit de dire que tu parles français pour te trouver une job, là-bas. Barista. Cantinier au Musée des Beaux-Arts. Francophone de service au Ministère du Patrimoine. Ou : direction Winnipeg. Partir un groupe de musique, faire des tounes pour chialer sur la platitude de Winnipeg. Ou opter pour la côte de Caraquet ou la vallée de la Miramichi, regarder la mer et m'ennuyer. Tout, me dis-je, pour oublier le vertige de se tenir, immobile et seul, entre une nuit infinie et un matin que j'appréhende.

Cela me surprend chaque fois. Voir à quel point un événement arrive lentement. Cette impression de construire à chaque instant la sellette sur laquelle on nous jugera plus tard. Un coup de burin après l'autre. En 2010, je ne savais rien de la grève à venir. Pourtant, cela bourdonnait dans mon dos. Inaudible. Et j'ai entendu clamer la rue, les classes universitaires, comme un trou surgi de l'asphalte au sortir de l'hiver. Le temps ainsi réduit à la contemplation du cratère, de son éruption. Ce n'est de la faute à personne. Nous ne sommes pas équitablement informés. Nous n'avons pas la même mémoire. Nous n'avons pas la même mémoire mais personne ne se demande de quelle légitimité se réclamerait l'obligation morale de se souvenir de la tour de la Bourse, quatre arrestations, l'édifice Loto-Québec, cinq arrestations, le 15 mars contre la brutalité policière, deux cents soixante-six arrestations, le 4 avril en journée, quatre-vingts arrestations, le Lac-des-Fées à Gatineau, cent soixante arrestations, le blocus des bureaux du ministère de l'Éducation à Sherbrooke, dix-neuf arrestations, l'action contre l'injonction du retour en classe Gatineau, encore cent cinquante

arrestations, première journée du Salon du Plan Nord, dix-huit arrestations, deuxième journée, quatre-vingts dix arrestations, la manifestation scellant la fin de la « trêve », quatre-vingts cinq arrestations, la journée internationale des travailleurs, soixante-dix arrestations, Victoriaville, cent arrestations et cent dix autres arrestations dans trois autobus bloqués sur l'autoroute, le traumatisme du Collège Lionel-Groulx, quatre arrestations seulement, contre la loi 78 épisode un, soixante-neuf arrestations, contre la loi 78 épisode deux, trois cents arrestations. Qui, vraiment, exhorte à se souvenir des côtes cassées, des commotions cérébrales, des bleus sur les bras, des lacérations dans le visages? Des mille six cents vingt-cinq dollars sur cinq ans comme un gigantesque *FUCK YOU*?

Et si on ne se souvenait que de cette fois où, après toutes ces arrestations, dans des circonstances obscures, un jeune homme s'est vidé de son sang dans une manifestation?

Un duplex anonyme. Des broussailles qu'on a négligemment laissé pousser jonchent l'entrée du portail. Ma mère n'approuverait pas. Elle ne manque jamais une occasion de tailler les arbustes de son pavillon à Saint-Eustache. L'aube pointe derrière les contours supérieurs des façades d'autres duplex, derrière moi. Mon mal de tête s'est calmé. Je pousse la porte ferrée du portail. Il est cinq heures et le matin grince.

Je prends garde à ne pas faire de bruit : je remarque que la porte d'entrée est ouverte. Je vérifie : sur le morceau de papier, c'est pourtant la même adresse. En tendant l'oreille, je décèle le grésillement d'un engin que l'on syntonise. Une radio, une vieille télévision. Ou la bande magnétique défectueuse d'une vidéocassette. Rien ne m'invite à pénétrer sous le chambranle. J'y vais pourtant.

Le vestibule et le couloir central reliant toutes les autres pièces laissent deviner un appartement beaucoup plus petit que l'extérieur ne le suggère. Deux pas suffisent pour atteindre le salon, sur la droite, où m'attend l'insoupçonnable. Au centre, une vieille dame assise dans une chaise berçante regarde la télévision, de laquelle émane la seule lumière de la pièce. À l'écran, une émission tournée dans une langue étrangère, du lituanien, je devine. Sur le meuble se détache le minutage d'un magnétoscope. La vieille femme lève la tête et m'observe en silence, à peine surprise de voir un étranger chez elle. Son visage sillonné de rides précoces est clouté de deux noyaux sombres, sans expression. Un frisson. Je ne bouge plus. Attends une réaction de sa part. Une réaction appropriée à l'incongruité de ma présence : exclamation, stupeur, repli, crainte. Non. Elle se retourne vers la télévision.

– Tu es en retard, Maxime.

Elle détache toutes les syllabes. J'ignore si elle le fait par souci de bien prononcer ces mots d'une langue de toute évidence apprise sur le tard ou seulement pour insister sur le ton de reproche qui traverse sa voix. Je m'approche d'elle et l'observe à mon tour, calmement. Son front est dégarni et l'abond du crâne, clairsemé. Sur ses tempes pendent des mèches de cheveux morts, gris et cassés. L'espace entre sa bouche et son menton forme un carré de peau tailladé par l'âge et l'ombre, et le reste de son visage a la texture apparente d'une terre flasque. Elle porte une chemise de nuit translucide. Sur son épaule droite, un hématome noir, une boursoufflure anormale, au centre de laquelle perce une escarre. Elle a dû faire une mauvaise chute récemment. La Maria dont m'a parlé le père Feliksas.

Elle me pose une question en lituanien.

– Je ne suis pas Maxime, dis-je le plus clairement possible. Je m'appelle Laurent.

Elle ne sourcille pas. Ne semble pas attendre de réponse de ma part. Derrière elle, des cadres sont disposés sur la nappe d'un buffet bon marché. Je remarque aussi une pile de feuilles de papier. Je contourne la chaise et vais regarder les photos. Pour la plupart, il s'agit de Maxime à différents âges. Parfois, il se trouve à côté d'une version plus jeune, plus consciente, de cette dame qui se trouve derrière moi. Ses sourires ont tous l'air un peu forcé. Dans l'un des cadres, ce n'est pas une photo qui est exposée, mais une carte, celle d'une longue bande de terre à la verticale et d'un estuaire. La légende ne comporte qu'un seul mot : Neringa.

– Je cherche votre fils, Madame.

À ce nom de « fils », elle s'anime quelque peu.

– Ah, mon fils. Mon Maxime. Son père était odieux.

Depuis que je suis entré dans le salon, une odeur me pique les narines. D'où je me tiens, elle se fait plus persistante. Mon premier réflexe est de regarder aux pieds de la chaise berçante : un petit verre, vide. L'odeur vient pourtant de plus près, et elle est forte. Je me penche devant le buffet et soulève le loquet du bar. Plantés comme des piloris, des bouteilles contenant différents alcools, des restants. L'une d'entre elles est fissurée à la base et un liquide brunâtre en a fui et s'est répandu. Quand j'ouvre la porte, il en coule une partie sur le meuble et le plancher.

Je me redresse et décide de jeter un coup d'œil sur la pile de feuilles à côté des cadres. Un cafouillis de feuilles brouillon sur lesquelles on a grossièrement dessiné des formes abstraites. Et des enveloppes comportant l'adresse de différentes cliniques. Je fouille à l'intérieur. Les documents d'admission. À leur en-tête, le logo d'une clinique privée ou d'un établissement d'hébergement. Un logo différent pour chaque document. Des champs laissés

vides, d'autres remplis. Le nom de la bénéficiaire : Maria, suivi d'un nom de famille que je ne saurais prononcer. Les personnes ressources : le père Felixas et un certain « Mathieu ». Pas de nom de famille.

Un bruit s'insinue dans mes oreilles. La mère de Maxime se balance de l'avant vers l'arrière. La chaise craque. Je remarque alors les murs blancs, immaculés. Elle est peut-être convaincue d'être toujours seule dans ce décor monacal.

– Son père était odieux, odieux. Pour lui, c'était le Parti. Le Parti, seulement. J'ai bien fait de m'enfuir. Tu sais, Maria, il est si petit. Ah! comme son père... Il ne sera jamais aussi fort que son père. Il ne peut pas...

Je m'agenouille à côté d'elle, qui regarde obstinément les moulures du plafond. Je me demande si elle serait capable de me dire son nom, si je le lui demandais.

– Madame, je cherche votre fils. Si vous savez où il est, je dois le savoir. C'est très important. Vous pouvez me faire confiance. Je suis un ami de Maxime. Je m'appelle Laurent...

J'ai répété mon nom avec un certain désespoir. Elle ne semblait pas m'entendre, elle répétait d'un bout des lèvres, inaudible, « Maria », « Maria ». Répète-t-elle son nom, ou s'agit-il de quelqu'un d'autre?

Après quelque secondes, elle s'est subitement arrêtée et m'a transpercé de ses deux pupilles, frappées d'une soudaine lucidité. Elle a froncé les sourcils, par défi, avant de siffler entre ses dents. On aurait dit un feulement.

– Laurent... (Elle allonge chacune des syllabes.) Laurent, c'est toi. Qu'est-ce que mon fils peut bien te trouver... Je lui ai toujours dit de s'éloigner des gens comme toi. De mauvaises influences... Maxime ne parle que de toi. Ton nom me pue au nez, si tu savais.

La mère de Maxime se laisse dériver, le regard s'embrouillant, vers la télévision. Une bande grise et oblique fait sauter l'image à l'écran. De quelle année date cet enregistrement?

« Tu es en retard. » Maxime devait sans doute rentrer ici pour s'occuper de border sa mère. J'observe ce corps frêle lutter contre le sommeil. Par automatisme, je suppose. Je quitte le salon, emprunte le couloir jusqu'au bout, à la cuisine. Dans l'une des armoires, je prends dans une boîte un sachet de thé à la camomille. Marque d'épicerie. Je verse de l'eau du robinet dans une casserole et active le poêle. Nulle part, je ne vois de bouilloire. Je nettoie une tasse abandonnée dans l'évier et une fois que la vapeur s'échappe de la casserole, j'y verse l'eau chaude et y glisse la poche de thé. Dans le salon, j'approche une table basse de la chaise berçante et y dépose la tasse. Toujours, aucune réaction.

Je retourne dans le couloir où, quelques minutes plus tôt, j'ai aperçu, fixé au mur, un téléphone dont le voyant lumineux à côté du clavier de touches clignotait. Le combiné retiré, je prends les messages. Un seul, en fait, enregistré un peu avant minuit. De l'écouteur retentit soudain une sorte de bruit blanc très fort. Une cohue. Me concentrant, je distingue des voix brodées sans queue ni tête sur le tissu sonore. Sans me l'avouer, je sais ce que mes tympanes cherchent, et mon cœur fait un bond quand ils trouvent enfin : au premier plan, quasi inaudible, la voix de Maxime, dont on ne sait si l'étouffement vient de la cacophonie ou d'une gorge nouée. Et c'est le cordon du combiné que je noue entre mes doigts, la tête penchée vers le sol, dès que j'entends ces mots : « Maman... maman... »

En recomposant son numéro, je tombe à nouveau sur sa boîte vocale. Je frappe le mur de mon poing et grogne comme une bête en cage. Je suis même prêt à jeter le combiné au bout de mon bras. Et je le ferais si je n'avais pas tant pitié du décorum de ce bouge hors du temps.

Et si la vieille dame ne m'observait pas de si loin, dos tourné sur sa chaise, l'air incrédule, comme si elle avait tout à fait oublié ma présence.

– Maxime?

J'ai le goût d'étrangler cette femme qui plaque sur mon corps la mémoire défaillante de son fils. Mon corps tout entier tremble d'impatience. Je m'avance et m'assieds en tailleur devant elle, qui me dévisage et me détaille du mouvement agité de ses pupilles. Nous restons longtemps l'un en face de l'autre, elle peinant à comprendre et moi qui me laisse à nouveau gagner par la fatigue.

– Maman. Désolé, je suis en retard.

Elle ne semble pas se formaliser de l'absence d'accent slave qui devrait normalement teinter ces mots. Elle me sourit, comme rassurée. Les rides se creusent autour de ses lèvres. Elle n'a pas l'âge d'une mère.

– Maxime, où étais-tu? Cela fait très longtemps que tu me fais attendre.

– J'étais dans une manifestation et ça s'est mal terminé.

Et m'imaginant que ça pourrait justifier mon retard, j'ajoute :

– J'étais avec Julie.

– Tu es tout sale, mon fils. Tu n'es pas blessé?

– Non, tout va bien maintenant. Julie et Laurent ont pris soin de moi.

C'était risqué de prononcer mon nom. Elle esquisse une moue brève avant de se tourner vers la table basse.

– Tu m'as fait du thé? C'est gentil.

Elle prend délicatement la tasse, goûte une première gorgée. Elle s'arrête un instant, se

penche vers moi et essuie sur ma joue une larme hallucinée avant de me caresser le visage.

– Tu n'es pas obligé de te donner tant de peine.

Parle-t-elle du thé? Elle m'apparaît étrangement grave, autant que l'était son agacement tout à l'heure. Et pourtant, cet élan maternel a quelque chose de sincère. Je baisse la tête, l'air embarrassé, mais en fait je regarde le verre à ses pieds, au fond duquel stagne un reste de liquide doré que je n'avais pas remarqué plus tôt. L'alcool dégoutte encore de la porte du bar. S'est-elle resservie pendant que j'étais à la cuisine?

– Tu as raison, Maman. Je suis très fatigué.

– Va te coucher, mon fils. Va te coucher.

Et elle conclut par un mot dans sa langue, prononcé très vite, que je ne comprends pas.

La chambre de Maxime se trouve à côté de la cuisine, une petite pièce, bien moins dégarnie que le salon. Je le constate en dégageant les rideaux de la fenêtre : l'interrupteur de la seule lampe électrique ne répond pas. Sur les murs sont accrochées des affiches de films que je ne connais pas : *Szerelmesfilm*, *The Invisible Front*, *Monsieur Ibrahim*. Il y a également une grande carte du Québec. Je dénote des traces de vie récente. Dont le lit aux couvertures dérangées. Il n'a sans doute pas accueilli de corps depuis hier matin. Sur la table de chevet repose un exemplaire annoté de *Macbeth*. Les tiroirs sont vides. À côté, la bibliothèque expose le reste de sa collection de livres. Plusieurs sont écrits en anglais et portent, à ma grande surprise, sur la tactique militaire. D'autres pièces de Shakespeare. Une histoire du communisme. Sur les étagères du bas, des cadres font face au lit. Certaines photos sont identiques à celles qui se trouvent dans le salon. Deux attirent mon attention : la première représente une cathédrale construite à l'image d'un temple grec, devant laquelle est érigé un

beffroi. La deuxième date certainement du milieu du siècle dernier : le papier glacé noir et blanc représente un couple assis sur les marches d'un escalier de palier, une petite fille aux cheveux clairs, aussi clairs que ceux de la mère de Maxime, couchée sur les genoux du père. Ce couple ne peut pas être encore en vie.

Le sol est jonché par endroits de linge sale. Sans savoir pourquoi, je fouille les poches des pantalons. Rien. Je me dirige vers la penderie, l'ouvre et me trouve, sans trop de surprise, devant des boîtes de vêtements et des chemises suspendues aux cintres. Soupir frustré. Je ne sais plus ce que je cherche.

Le bureau est au bout du lit. Un bureau comme on en voit dans les catalogues, sans doute acheté chez un grossiste. La fenêtre au-dessus, les rideaux écartés. À travers la vitre, je vois le sommet du bâtiment d'en face. Dans le coin supérieur droit, un lampadaire brise la pénombre. Un mur de briques rougit sous la lumière. Je m'assieds au bureau. M'imagine, enfant, y faire mes devoirs. Y noter, sur une feuille de papier que j'égarerai plus tard, les codes triches de mes jeux vidéos préférés. Plus vieux, adolescent, y écrire des œuvres entières, me persuader d'un génie pur, pour calmer mes angoisses. Y oublier, peut-être, que mon père est parti, m'a laissé seul avec ce qu'il me reste de monde, délibérément hostile. Et plus tard encore, m'y endurcir, m'émanciper, balayer du revers de la main tout ce qui m'intimide et m'abandonne. Et maintenant? Qui suis-je pour Maxime, pour me permettre d'usurper son identité auprès d'une mère en forme de fantôme et d'une chambre dont j'invente les secrets?

Je me lève et vais m'asseoir sur le matelas, le poids des dernières heures sur mes épaules qui s'affaissent. Et mon poids creusant le matelas. Mes coudes sur les genoux. Réprimer le dégoût que m'inspirent ces draps peut-être souillés. M'étendre de tous mon long.

Chaleur. Lever le regard vers la tête du lit. Puis de l'autre côté. Un clignement d'yeux. Un second. Le sfumato s'ébauche, plonge et se tend.. Les lignes arrondies. Les aspérités, louvoyantes, et soudain, inertes. Une danse déplace ses vents à petit feu. S'embrase. Un spasme. Et puis ça s'éteint. Un peu de noir saupoudré sur mes yeux. Mouliné, comme du sel.

« Le sommeil sur les cendres, après la bougie soufflée. » Où ai-je lu ça?

Paupières rabattues. La cornée humide s'assèche moins vite qu'à l'air libre, qu'à l'air mort. Quel nom puis-je avoir, ce n'est pas grave, j'ai les yeux fermés. Dors. Je n'ai qu'une certitude : je ne sentirai plus rien, ni le soleil qui se lève derrière l'horizon crénelé des toits, ni les lèvres de Julie sur les miennes, ni le bitume froid sur mes tempes, ni les clémentines à déjeuner au matin. Je serai bien, me dis-je, je ferai des rêves. Je puiserai dans un fonds de scènes connues, répétées sans relâche, entre le déjà-vu et la réalité. Dans l'une de celles-là, je m'extirpe du goudron des couvertes, le jour s'exhibe par la fenêtre et je sors, comme si c'était la dernière fois que je voyais la ville. Sur le trottoir, je m'assieds et j'attends. Le vent est frais. Même le feuillage frissonne. Un bruit se fait entendre au loin. Un vrombissement qui se précise à mesure qu'il se rapproche. Une vieille voiture surgit du carrefour et s'arrête à quelques mètres de moi. Un camelot en sort et lance un journal vers un perron. Il ne m'accorde aucun regard avant de réintégrer l'habitable et poursuivre sa ronde. Je me retourne. La vérité épaisse enroulée dans du papier. Mijotée toute une nuit durant. C'est si simple. Avant que le fil ne se rompe, qu'enfin je lâche prise et m'écroule, je ne reste pas longtemps sans savoir de quoi on nous accuse.

Montréal, mai – décembre 2017

Bibliographie

Ouvrages principaux

HAMELIN, Louis. *La Constellation du Lynx*, Montréal, Éd. du Boréal, 2010, 596 p.

HAMELIN, Louis. *Fabrications. Essai sur la fiction et l'histoire*, Montréal, Éd. du Boréal, 2014, 227 p.

Ouvrages critiques principaux

VEYNE, Paul. *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil (coll. Points Histoire), 1971, 438 p.

RICŒUR, Paul. *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil (coll. Points Essais), 1983, 404 p.

LANG, Luc. *Délit de fiction. La littérature, pourquoi?*, Paris, Gallimard (coll. Folio essais), 2011, 171 p.

JABLONKA, Ivan. *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil (coll. La librairie du XXI^e siècle), 2014, 340 p.

Ouvrages critiques secondaires

LAVIGNE, Julie. *La traversée de la pornographie. Politique et érotisme dans l'art féministe*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2014, 234 p.

DAUNAIS, Isabelle (dir.). *La mémoire du roman*, Montréal, Presses universitaires de Montréal, 2013, 192 p.

BOUCHARD, Gérard. *Raison et déraison du mythe. Au cœur des imaginaires collectifs*, Montréal, Éd. du Boréal, 2014, 230 p.

Autres ouvrages et films

LAURENDEAU, Marc. *Les Québécois violents. La violence politique 1962-1972*, Montréal, Éd. Du Boréal, 1990 [1975], 352 p.

SIMARD, Francis. *Pour en finir avec Octobre*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000 [1982], 251 p.

VALLIÈRES, Pierre. *L'exécution de Pierre Laporte. Les dessous de l'Opération Essai*, Montréal, Québec Amérique, 1977, 223 p.

FAVRE, Magali. *21 jours en octobre*, Montréal, Éd. Du Boréal, 2010, 152 p.

SPRY, Robin. *Reaction : A portrait of a Society in crisis*, ONF, 1973, 57 min.

SPRY, Robin. *Action : The October crisis of 1970*, ONF, 1974, 97 min.

BRAULT, Michel. *Les ordres*, Productions Prisma, 1974, 109 min.

DENIS, Mathieu. *Corbo*, Max Films, 2015, 117 min.

LAFOND, Jean-Daniel. *La liberté en colère*, ONF, 1994, 87 min.

ABEL, Alain et Jean-Claude LE FLOCH. *Tout le monde en parlait : Crise d'Octobre*, Productions Radio-Canada, 2010, 90 min.

CHARTRAND, Alain et Mathieu DENIS. *La maison du pêcheur*, Groupe PVP, 2013, 97 min.

LEBLANC, Carl. *L'otage*, Ad Hoc Films, 2004, 86 min.